

1984

11

DIPLOME SUPERIEUR DE BIBLIOTHECAIRE

MEMOIRE DE FIN D'ETUDES

Brigitte DUTHEIL

Madame de Sévigné
et la lecture

ANNEE : 1984

20^{ème} PROMOTION



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE DES BIBLIOTHEQUES

17-21, Boulevard du 11 Novembre 1918 - 69100 VILLEURBANNE

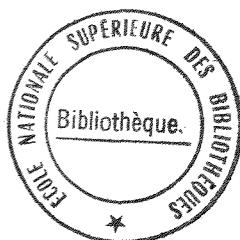
Diplome supérieur de bibliothécaire

MEMOIRE DE FIN D'ETUDES

Brigitte DUTHEIL

MADAME DE SEVIGNE ET LA LECTURE

Directeur de Mémoire : Monsieur le Professeur Georges JEAN



1984

11

Année 1984 : 20ème promotion

Ecole Nationale Supérieure des Bibliothèques

17 - 21 Bd du 11 novembre 1918 / 69100 - VILLEURBANNE

DUTHEIL (Brigitte)

Madame de Sévigné et la lecture | mémoire présenté par
Brigitte Dutheil. Villeurbanne : Ecole Nationale Supérieure
de Bibliothécaires, 1984. 60 f. ; 30 cm.

Sévigné, lecture (thème). - Lecture, 17^e siècle

Réflexion sur le contenu des lectures et le mode de lecture
d'une aristocrate du 17^e siècle, Madame de Sévigné.

TABLE DES MATIERES

	<u>Pages</u>
INTRODUCTION	1.
CHAPITRE I : MADAME DE SEVIGNE ET L'ACTE DE LIRE	3.
1. L'éducation de Madame de Sévigné et la découverte de la lecture	3.
2. Temps et lieux de lecture	7.
3. Attitudes de lecture	12.
Conclusion	17.
CHAPITRE 2 : LE RÔLE ACCORDE PAR MADAME DE SEVIGNE A LA LECTURE	18.
1. La lecture divertissement	18.
1.1. Le roman	19.
1.2. Le théâtre	20.
1.3. Poésie, essais, fables, maximes	22.
1.4. Les récits historiques	25.
2. La lecture formatrice ou le meilleur moyen de bien élever les femmes	27.
2.1. Les programmes de lecture proposés par Madame de Sévigné à ses petits-enfants	27.
2.2. Les livres d'histoire	28.
2.3. Les livres de morale	31.
Conclusion	34.
CHAPITRE 3 : LECTURE SPIRITUELLE ET LECTURE AFFECTIVE OU L'AMOUR A TRAVERS LA LECTURE	35.
1. L'évolution religieuse de Madame de Sévigné à travers la lecture	35.
1.1. Les grands auteurs de Port Royal	35.

1.2. La lecture comme moyen de progression spirituelle	37.
1.3. Où l'amour de Dieu (soumission à la Providence) cède devant l'amour maternel	40.
2. La lecture des lettres de Madame de Grignan ou lecture et amour maternel	41.
2.1. L'organisation du temps en fonction de la lecture des lettres de Madame de Grignan	41.
2.2. La lecture comme moyen de ressentir la présence de l'autre. Lecture dialogue. Lecture dédoublement	46.
Conclusion	50.
CHAPITRE 4 : DE LA LECTURE A L'ECRITURE	51.
1. Le statut de l'écriture chez Madame de Sévigné	51.
1.1. L'écriture est avant tout une réponse à la lecture des lettres de Madame de Grignan	51.
1.2. Présence ou absence de modèle littéraire dans l'écriture des lettres	53.
2. Le refus de la mise en scène	55.
2.1. Madame de Sévigné refuse de se voir en tant qu'objet littéraire : l'affaire des portraits	55.
2.2. L'impression considérée comme une trahison	56.
CONCLUSION GENERALE	58.
Bibliographie	60.

INTRODUCTION

Madame de Sévigné mérite elle-même le surnom qu'elle donne à sa petite-fille Pauline de Grignan "une dévoreuse de livres". Nombre de ses lettres font allusion à ses lectures quotidiennes qui sont extrêmement variées. La liste des ouvrages qu'elle lit, telle qu'on peut la constituer à partir des lettres, est très longue et remarquable par son éclectisme : Madame de Sévigné lisait beaucoup et de tout. Cependant, les lettres qui sont parvenues jusqu'à nous ne nous donnent de renseignements véritablement complets que pour dix ans de sa vie. En effet, si Madame de Sévigné née en 1626 et morte en 1696 nous laisse en témoignage près de mille trois cents lettres, s'étendant du 15 mars 1648 au 29 mars 1696, il faut distinguer parmi elles les lettres écrites à des membres de son entourage comme Bussy-Rabutin, ou Madame de Lafayette, et les lettres écrites à sa fille Madame de Grignan.

Les premières sont des lettres brillantes, mondaines, où l'on trouve fort peu de réflexions relatives à la vie privée, et encore moins aux lectures de Madame de Sévigné. Les secondes, écrites à sa fille à partir de 1671, date du départ de Madame de Grignan en Provence, fourmillent au contraire de détails sur ses lectures.

Le champ d'étude sur les lectures de Madame de Sévigné se restreint donc aux années 1671-1696. Encore faut-il savoir que cette correspondance s'interrompt lors des retrouvailles de la mère et de la fille en Provence ou à Paris en 1672-73, 1674-75, 1678-79, 1681-85, 1686-88, 1692-96. Les périodes où les lettres nous manquent sont par conséquent plus longues que celles contenues par la correspondance de Madame de Sévigné. La liste des ouvrages qu'elle a lus, déjà extrêmement longue, ne représenterait donc qu'une partie de ses lectures.

En effet, la lecture occupe une place très importante dans sa vie, au point qu'elle imagine difficilement la vie de ceux qui ne lisent pas. "Je plains ceux qui n'aiment point à lire", dit-elle. La lecture remplit pour elle des fonctions de divertissement, d'éducation, de réflexion spirituelle et se trouve ainsi présente à tout instant de sa vie. Madame de Sévigné, avant d'être écrivain, est une lectrice.

CHAPITRE 1

MADAME DE SEVIGNE ET L'ACTE DE LIRE1 - L'éducation de Madame de Sévigné et la découverte de la lecture

Madame de Sévigné appartenait par son père à une très ancienne et très noble famille, les Rabutin.

Sa grand-mère paternelle, avec qui elle aura peu de relations dans son enfance, et qui est morte alors que la jeune Marie de Rabutin n'avait que quinze ans, a cependant eu une énorme influence sur sa vie spirituelle et religieuse, puisqu'elle n'était autre que Sainte Jeanne de Chantal. Veuve, elle était entrée dans la vie religieuse sous la direction de François de Sales et avait fondé l'ordre de la Visitation.

Par sa mère, Madame de Sévigné se rattache à une famille plus bourgeoise qui s'était élevée par le négoce et la robe. Orpheline à sept ans de père et de mère, la jeune Marie de Rabutin est confiée à sa famille maternelle, ses grands-parents d'abord, puis son oncle Philippe de Coulanges. Roger Duchêne, dans son livre Madame de Sévigné ou la chance d'être femme (1) déclare :

"Marie de Rabutin reçut chez les Coulanges une éducation souple et même sans doute un peu libre pour l'époque, fondée cependant sur une foi solide dans la religion catholique".

Il cite une lettre de Jeanne de Chantal s'inquiétant du libéralisme de cette éducation (2) :

 (1) DUCHENE (Roger).--Madame de Sévigné ou la chance d'être femme,-- Paris; Fayard, 1982.--p. 17

(2) Ibid

"L'on m'écrit, s'informe-t-elle auprès de la mère Luillier, qu'on laisse toute liberté à la petite de Chantal de faire ce qu'elle veut et qu'en rien on ne veut la fâcher ; cela lui serait à grand préjudice et bien éloigné de ce que j'espère de son éducation au lieu où elle est..."

En fait, Jeanne de Chantal satisfaite par les explications qui lui furent données, laissa Marie à ses grands-parents. Madame de Sévigné ne fait pas allusion à son éducation dans ses lettres et l'on est réduit à lui appliquer le programme qu'elle définit pour sa petite-fille Pauline de Grignan en 1689 et 90. L'éducation qu'elle préconise est tout entière fondée sur la parole et la lecture. La mère y a un rôle prépondérant par les conversations qu'elle a avec sa fille.

Ainsi, le 26 octobre 1688 (1), Madame de Sévigné écrit :

"Pour moi, je jouirais de cette jolie petite société, qui vous doit faire un amusement et une occupation. Je la ferais travailler, lire de bonnes choses, mais point trop simples ; je raisonnerais avec elle, je verrais de quoi elle est capable, et je lui parlerais avec amitié et confiance".

La conversation et la lecture sont donc étroitement liées dans ce programme, où "lire de bonnes choses" ne suffit pas, il faut aussi "raisonner" sur le contenu des livres avec l'adulte chargé de l'éducation. Madame de Sévigné était orpheline et n'a pas pu, comme sa petite-fille, bénéficier des soins éclairés d'une Madame de Grignan, mais sa tante a dû jouer ce rôle de guide.

Roger DUCHENE fait remarquer (2) :

"L'esprit de la jeune fille se forme par la lecture de ce qui se lit alors dans le monde, romans ou livres sérieux.

 (1) SEVIGNE (Madame de)..Correspondance..Gallimard, Tome 3, Lettre 1015, p. 378.

(2) DUCHENE Roger)..Madame de Sévigné..., Paris; Fayard, 1982, p. 25.

Point d'enseignement spécialisé, point de programme scolaire : à la différence des garçons qui reçoivent dans les collèges un enseignement humaniste se déroulant selon une progression définie (le ratio studiorum des Jésuites par exemple), c'est un enseignement tout moderne que reçoit une enfant comme Pauline à partir de libres réflexions sur les livres à succès, ceux que pratiquent en même temps qu'elle les adultes qui l'entourent".

La lecture est pour Madame de Sévigné non pas un simple divertissement, mais le moyen même de l'éducation. Loin d'être un complément à l'enseignement scolaire, la lecture constitue avec la conversation le seul enseignement que reçoit Madame de Sévigné. On comprend dès lors l'importance qu'elle y attache. Il s'agit pour elle d'une découverte fondamentale. Ainsi dit-elle le 15 janvier 1690 (1) :

"Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que de ne point aimer à lire".

La lecture est tellement vitale qu'il vaut mieux lire de mauvais livres que de ne pas lire. C'est sans doute à une expérience similaire que Madame de Sévigné doit d'avoir conservé un goût tenace pour les romans, qui constituent pourtant aux yeux de Madame de Grignan une bien piètre littérature. D'ailleurs, dans la même lettre, elle ajoute immédiatement :

"Les romans, les comédies, les Voiture, les Sarasin, tout cela est bientôt épuisé..."

Ce qui prouve que pour elle, la lecture des romans vient chronologiquement en premier. Qui aborde la lecture, commence par les romans. Elle continue :

"Après, il faut l'histoire ; si on a besoin de lui pincer le nez pour lui faire avaler, je la plains. Pour les beaux

(1) SEVIGNE (Madame de).. Correspondance, Gallimard, Tome 3, lettre 1186, p. 810

livres de dévotion, si elle ne les aime pas, tant pis pour elle, car nous ne savons que trop que même sans dévotion, on les trouve charmants. A l'égard de la morale, comme elle n'en ferait pas un si bon usage que vous, je ne voudrais point du tout qu'elle mît son petit nez ni dans Montaigne, ni dans Charron, ni dans les autres de cette sorte ; il est bien matin pour elle. La vraie morale de son âge, c'est celle qu'on apprend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires par les exemples, je crois que c'est assez".

Avec les romans, comédies et poésies, les livres d'histoire et de dévotion constituent le fonds de lecture d'une jeune fille bien élevée. On peut penser que ce sont eux qui ont fait l'éducation de Madame de Sévigné. Nous les retrouverons constamment dans ses lectures quotidiennes jusqu'à la fin de sa vie aux côtés des livres de morale qui, trop profonds et difficiles d'accès pour une jeune fille, sont les compagnons idéals de l'âge mûr et de la vieillesse. Outre ce fonds de bons livres, Madame de Sévigné fait une obligation précise à sa petite fille d'apprendre l'italien qu'elle-même avait appris dans sa jeunesse, ce qui lui permettait de lire Pétrarque, le Tasse, l'Arioste et d'aider les autres à le lire comme elle le dit le 21 juin 1671 (1) :

"Nous lisons fort ici. La Mousse m'a priée qu'il pût lire le Tasse avec moi. Je le sais fort bien parce que je l'ai très bien appris".

Mais Madame de Sévigné ne sait pas le latin, encore moins le grec, langues réservées aux hommes. Ses amis lettrés comme Ménage, Chapelain, Corbinelli se font d'ailleurs un plaisir de lui traduire les textes des auteurs anciens, comme le prouve une lettre de la marquise à Bussy-Rabutin, le 30 juillet 1677, où Corbinelli ajoutant quelques lignes où il cite Tite-Live en latin puis le traduit, explique (2) :

(1) SEVIGNE (Madame de).-Correspondance, Gallimard, Tome 1 ,
lettre 175, p. 276.

(2) SEVIGNE (Madame de).-Correspondance, Gallimard, Tome 2,
lettre 594, p. 510.

"C'est pour Madame de Sévigné que j'explique mon latin ; vous le traduirez mieux à Madame de Coligny".

L'éducation de Madame de Sévigné ne s'est donc pas arrêtée à vingt ans, le jour de son mariage. Elle a, au contraire, été permanente jusqu'à sa mort, grâce au cercle lettré qu'elle fréquente, où lectures et conversations menées par des gens aussi intelligents que Chapelain, Ménage, La Rochefoucauld ne pouvaient qu'être instructives. C'est ce que remarque Roger DUCHENE (1) :

"Toute femme d'un certain niveau social est suffisamment entourée d'hommes qui savent pour pouvoir tirer un profit intellectuel de leur fréquentation et de leurs conseils (...) Aux formes traditionnelles et souvent sclérosées de l'enseignement reçu par les garçons dans les collèges, s'oppose l'éducation permanente que les femmes reçoivent quand elles le désirent des hommes à la fois savants et galants qui les entourent".

Madame de Sévigné n'est pas pour autant une de ces femmes savantes que ridiculise Molière. Si elle fréquente les précieuses, elle retire surtout de ses conversations et de ses lectures une solide culture historique et littéraire qui lui permet de tenir sa place dans les salons. Un commerce littéraire s'établit avec ses amis. Avoir pour cousin Bussy-Rabutin, pour amis intimes Monsieur de la Rochefoucauld et Madame de La Fayette constitue déjà une incitation à la lecture. Et toute sa vie, la lecture l'accompagnera.

2 - Temps et lieux de lecture

Madame de Sévigné lit en tous lieux et en toutes circonstances : à Paris, en province (en Bretagne aux Rochers, et en Provence), en voyage. Elle lit le matin, l'après-midi, le soir, chez elle ou

(1) DUCHENE (Roger)...-Madame de Sévigné...,-Paris; Fayard, 1982, p. 111.

dehors dans ses bois des Rochers ou dans le parc de Livry près de Paris. Rien ne freine sa faim de lecture. Auguste Bailly explique ce goût de la lecture par les conditions de vie de l'époque (1) :

"Figurons-nous cette vie d'autrefois, rythmée à la vitesse du pas humain ou du trot d'un cheval, une vie où le voyage ne s'insère que comme un événement d'exception, une vie sans journaux (ou très rares et purement officieux), sans aucune des techniques par lesquelles nous captions les messages et les images du monde : et mesurons alors ce que devait représenter la lecture dans des existences si largement disponibles pour des esprits tout aussi exigeants que les nôtres, et à qui rien n'était accordé de ce qui nous est prodigué. Le livre devenait un besoin plus ou moins vif selon les tempéraments, indispensable à ceux chez qui l'éducation avait développé l'intelligence et la curiosité. Madame de Sévigné était de ceux-là".

Veuve très jeune, riche et noble, Madame de Sévigné, délivrée des contingences matérielles, peut consacrer tout son temps à la conversation et à la lecture. Allant peu à la Cour, surtout après 1670, elle est avant tout une parisienne qui évolue dans un petit cercle d'amis. Après 1670, le départ de sa fille en Provence et la vie militaire de son fils l'isolent encore un peu plus. Madame de Sévigné lit d'abord pour ne pas s'ennuyer, comme elle le dit elle-même le 30 septembre 1671 aux Rochers (2) :

"Sans la consolation de la lecture, nous mourrions d'ennui présentement".

Les ennuis financiers qui l'accablent dans la deuxième partie de sa vie l'obligent à de longs séjours aux Rochers afin d'y "manger" ses revenus. Là, loin de l'activité parisienne, dans le calme et la solitude de cette lointaine province, elle a tout loisir de lire. Il

(1) BAILLY (Auguste).--Madame de Sévigné.--Paris; Arthème Fayard, 1955.--(L'homme et l'oeuvre), p. 283

(2) SEVIGNE (Madame de).--Correspondance.--Gallimard.--Tome 1, lettre 205, p. 56-7.

est d'ailleurs frappant que les lettres écrites en Bretagne contiennent beaucoup plus d'allusions aux lectures de Madame de Sévigné que ses lettres parisiennes qui, pleines des nouvelles de la cour, des salons parisiens, ne nous donnent que peu de renseignements sur ses lectures. Ce sont les lettres bretonnes qui nous livrent le mieux l'âme de la marquise lectrice : on y trouve de longs passages où, non contente d'énumérer à sa fille les titres des ouvrages qu'elle lit, elle en discute, porte des jugements sur ses habitudes de lectures, etc. C'est aux Rochers que Madame de Sévigné décrit son emploi du temps quotidien de lectrice. Le 1er décembre 1675, elle écrit (1) :

"Le matin je lis l'Histoire de France, l'après-midi un petit livre dans les bois comme les Essais, la Vie de Saint-Thomas de Cantorbery que je trouve admirable, ou les Iconoclastes, et le soir tout ce qu'il y a de plus grosse impression, je n'ai point d'autre règle".

Madame de Sévigné lit donc toute la journée du matin jusqu'au soir, mais, loin de se tenir à un seul livre qui, commencé le matin, serait par exemple achevé le soir, elle poursuit simultanément plusieurs lectures qu'elle prend au gré de son humeur et qui sont pour ainsi dire adaptées aux différents moments de la journée, selon des critères intellectuels mais aussi matériels. En effet, au matin est réservée une lecture sérieuse et de longue haleine comme l'Histoire de France de Mézerai qui compte trois volumes, à l'après-midi des lectures plus faciles comme des biographies que Madame de Sévigné adorait, témoin cette Vie de Saint Thomas ou des relectures comme les Essais de Morale de Nicole qui accompagne Madame de Sévigné depuis 1671. Un critère matériel préside également au choix des livres : en effet, allant se promener dans ses bois des Rochers, Madame de Sévigné choisit de préférence un "petit livre", c'est-à-dire un livre d'assez

 (1) SEVIGNE (Madame de). Correspondance, Gallimard, Tome 2
 lettre 453, p. 153.

petit format plus facile à manier. Le soir enfin, elle lit des ouvrages plus faciles qui la détendent sans exiger d'effort intellectuel ni d'effort visuel, d'où le choix de livres "de grosse impression", c'est-à-dire imprimés en gros caractères. Le 27 octobre 1675, à propos de l'Histoire de la prison et de la liberté de Monsieur le Prince qu'elle "s'amuse" à lire le soir, elle écrit en effet (1) :

"Je suis plus charmée de la grosseur du caractère que de la bonté du style ; c'est la seule chose que je consulte pour mes livres du soir".

En 1689, Madame de Sévigné décrit son emploi du temps de manière encore plus précise. Le 29 juin 1689 elle écrit (2) :

"On se lève à huit heures ; très souvent je vais, jusqu'à neuf heures que la messe sonne, prendre la fraîcheur de ces bois. Après la messe, on s'habille, on se dit bonjour, on retourne cueillir des fleurs d'orange, on dîne. Jusqu'à cinq heures, on travaille et on lit ; depuis que nous n'avons plus mon fils, je lis pour épargner la petite poitrine de sa femme. A cinq heures je la quitte, je m'en vais dans ces aimables allées. J'ai un laquais qui me suit , j'ai des livres, je change de place et je varie les tours de mes promenades. Un livre de dévotion et un autre d'histoire, cela fait du divertissement".

Trois mois plus tard, le 18 septembre 1689, son fils une fois revenu, elle décrit le même emploi du temps en ajoutant (3) ;

"Nous soupions à huit heures. Sévigné (4) lit après souper, mais des livres gais, de peur de dormir. Ils s'en vont à dix heures. Je ne me couche guère qu'à minuit".

(1) SEVIGNE (Madame de). Correspondance. Gallimard, Tome 2, lettre 452, p. 173.

(2) Ibid, tome 3, lettre 1123, p. 631

(3) Ibid, tome 3, lettre 1148, p. 699

(4) Son fils, Charles de Sévigné.

La lecture occupe toute la journée aux Rochers. Il n'en est sans doute pas de même à Paris où les visites et sorties distraient Madame de Sévigné de sa solitude. Bien qu'elle ne nous ait laissé aucun témoignage à ce sujet, on peut cependant conjecturer que la marquise lisait au moins le soir et peut-être même le matin avant les visites de l'après-midi.

Madame de Sévigné lit en tous lieux : dans un parc en se promenant, mais aussi chez elle le soir dans son lit, ou la journée dans son cabinet de lecture qu'elle s'est aménagé aux Rochers comme elle le dit le 5 juin 1680 (1) :

"J'ai apporté ici une grande quantité de livres choisis, je les ai rangés tantôt ; on ne met la main sur un, tel qu'il soit, qu'on n'ait envie de le lire tout entier. Toute une tablette de dévotion et quelle dévotion, bon Dieu ! (...) L'autre est toute d'histoires admirables. L'autre de morale. L'autre de poésie, et de nouvelles, et de mémoires. Les romans sont méprisés, et ont gagné les petites armoires. Quand j'entre dans ce cabinet, je ne comprends pas pourquoi j'en sors".

Ce cabinet de lecture est une véritable petite bibliothèque où les livres sont classés thématiquement par matières : morale, histoire, dévotion, etc. Madame de Sévigné devait aimer à y rester, plongée dans ses livres. Mais tirée de son train de vie réglée, quand elle est en voyage ou dans un endroit inconnu pour elle, elle lit tout autant.

Dès le premier voyage qu'elle raconte à sa fille en 1671, en route pour les Rochers, elle déclare (2) :

"Nous avons relu des pièces de Corneille et repassé avec plaisir sur toutes nos vieilles admirations..."

En route pour Vichy le 17 mai 1676, elle écrit (3) :

"Je lis dans le carosse une petite histoire des vizirs et des intrigues des sultanes et du sérail qui se laisse lire assez agréablement".

(1) SEVIGNE (Madame de).--Correspondance..Gallimard,--Tome 2, lettre 770, p. 959

(2) Ibid, Tome 1, lettre 168, p. 259

(3) Ibid, tome 2, lettre 510, p. 293

Même en bateau sur la Loire, elle lit le 16 septembre 1684 (1) :

"La beauté de cette rivière fait notre principale occupation. J'ai lu toute la Vie de Madame de Montmorency ; elle se laisse lire".

La longueur des voyages au XVII^{ème} siècle justifie d'ailleurs parfaitement le goût de la lecture. Plus curieux cependant est le témoignage qu'elle nous laisse de ses lectures à Vichy où elle suit une cure. Obligée de prendre des douches chaudes puis de rester plusieurs heures à suer sur une table sous la surveillance d'un médecin, elle trouve commode de transformer ce médecin en lecteur, comme elle le dit les 26 et 28 mai 1676 (2) :

"Voici encore où mon médecin est bon, car au lieu de m'abandonner à deux heures d'un ennui qui ne se peut séparer de la sueur, je le fais lire et cela me divertit".

3 - Attitudes de lecture

Madame de Sévigné lit souvent seule dans son cabinet de lecture, dans son lit le soir, dans ses bois, dans le parc de Livry, mais la lecture solitaire lui convient assez peu. Le 19 juin 1680, elle écrit à Livry (3) :

"Je suis ici dans une fort grande solitude et pour n'y être pas accoutumée je m'en accomode assez bien. C'est une consolation que de lire".

Le ton quelque peu amer de ces phrases montre que la lecture solitaire n'est pour elle qu'un pis aller, qu'une "consolation". En effet, le

(1) SEVIGNE (Madame de).--Correspondance.--Gallimard,--Tome 3, lettre 886, p. 137

(2) Ibid, Tome 2, lettre 514, p. 303

(3) Ibid, Tome 2, lettre 775, p. 979.

même jour dans cette même lettre à son cousin Bussy-Rabutin, elle écrit :

"J'ai ici une petite bibliothèque qui serait digne de vous. Mais vous seriez bien digne de moi et, si nous étions voisins, nous ferions un grand commerce de nos esprits et de nos lectures".

Le commerce est le maître mot qui revient souvent sous la plume de Madame de Sévigné. Il est synonyme d'échanges intellectuels, de lectures en commun avec un cercle d'amis érudits ou d'intimes suivies de conversations qui prolongent la réflexion amenée par la lecture.

Il peut s'agir de lectures mondaines dans un salon littéraire comme la lettre du 15 décembre 1671 nous le montre (1) :

"Je dînai hier avec Monsieur le Duc, Monsieur de la Rochefoucauld, Madame de Thianges, Madame de La Fayette, Madame de Coulanges, l'abbé Têtu, Monsieur de Marsillac et Guilleragues, chez Gourville. Vous y fûtes célébrée et souhaitée ; et puis on écouta la Poétique de Despréaux qui est un chef d'oeuvre".

Il peut s'agir aussi de lectures avec des amis intimes ou des membres de sa famille. Ainsi écrit-elle le 21 juin 1671 (2) qu'elle lit le Tasse avec l'abbé La Mousse. Ses amis érudits, Corbinelli, Chapelain, Ménage, lui préparaient des extraits de textes grecs et latins qu'elle pouvait lire en traduction avec toutes les explications nécessaires. Ils l'approvisionnaient en livres nouveaux comme la Onzième Provinciale que Ménage lui envoie en septembre 1656 et à qui elle répond le 12 septembre (3) :

(1) SEVIGNE (Madame de) - Correspondance - Gallimard - Tome 1, lettre 352, p. 640

(2) Ibid, Tome 1, lettre 175, p. 276

(3) Ibid, Tome 1, lettre 41, p. 40.

"J'ai lu avec beaucoup de plaisir la onzième lettre des jansénistes. Il me semble qu'elle est fort belle. Mandez-moi si ce n'est pas votre sentiment".

Le jugement de la marquise a besoin pour s'affirmer de l'avis de son entourage. Elle s'instruit, se tient au courant de tout ce qui est nouveau pour briller auprès de ses amis et conserver leur estime, comme elle le dit à Ménage dès 1654 (1) :

"Je vous rends grâce de votre Malherbe. J'en ferai mon profit admirablement, et veux parer mon esprit de toutes sortes de belles choses afin qu'il ne vous ennueie pas d'y demeurer".

Mais elle ne lira jamais autant qu'avec son fils et sa fille, le commerce de l'esprit se doublant alors d'un commerce affectif. Elle décrit elle-même son fils lui faisant la lecture aux Rochers pour la distraire. Le 21 juin 1671, elle écrit (2) :

"Mon fils nous lit des bagatelles, des comédies qu'il joue comme Molière, des vers, des romans, des histoires. Il est fort amusant, il a de l'esprit, il entend bien..."

La lecture à haute voix, en devenant mise en scène, "il joue comme Molière", permet à Madame de Sévigné de jouir de toutes les subtilités du texte, comme elle l'explique elle-même le 15 Juillet 1671 (3) :

"Il y a bien de la différence entre lire toute seule ou avec des gens qui entendent et relèvent les beaux endroits et qui, par là, réveillent l'attention".

Cette mise en valeur des textes par la lecture à haute voix introduit une réflexion plus fructueuse sur leur contenu, réflexion encore

(1) SEVIGNE (Madame de)...Correspondance...Gallimard...Tome 1, lettre 25, p. 22

(2) Ibid, Tome 1, lettre 175, p. 276

(3) Ibid, Tome 1, lettre 182, p. 296

approfondie par des discussions critiques. Ces discussions se poursuivent jusque dans l'échange épistolaire avec sa fille. Ainsi le 23 juillet 1677, elle écrit (1) :

"Mon fils vous répondra, et moi aussi, sur tout ce que vous nous dites du poème épique. Je crains qu'il ne soit de votre avis, par le mépris que je lui ai vu pour Enée ; cependant tous les grands esprits sont dans le goût de ces anciennetés".

Madame de Sévigné apparaît dans ce passage étrangement influençable, partagée entre l'opinion des érudits "les grands esprits" et l'opinion de ses enfants.

L'habitude qu'elle a de longuement réfléchir sur chaque livre la conduit à aimer la relecture. Elle lit parce qu'elle aime ses vieux compagnons.

"Vous me demandez ce que je fais. Je lis mes anciens livres, je ne sais rien de nouveau qui me tente ; un peu de Tasse, un peu des Essais de Morale" écrit-elle le 29 septembre 1679 (2).

Elle relit aussi par défaut de mémoire comme elle le dit le 22 septembre 1680 (3) :

"Nous lisons beaucoup, et je sens le plaisir de n'avoir point de mémoire, car les comédies de Corneille, les ouvrages de Despréaux, celles de Scarron, celles de Voiture, tout repasse devant moi sans m'ennuyer au contraire".

Elle reprochera même à sa fille de n'avoir point le goût de la relecture qui la prive ainsi de moments agréables. La relecture en effet

(1) SEVIGNE (Madame de).--Correspondance.--Gallimard.--Tome 2, lettre 591, p. 498

(2) Ibid, Tome 2, lettre 694, p. 692.

(3) Ibid, Tome 3, lettre 809, p. 27

est une qualité, comme elle l'écrit le 8 février 1690 (1) :

"Il y a plus de bien que de mal à cette qualité docile, qui fait honneur à ce qui est bon, et qui est si propre à occuper si agréablement certains temps de la vie".

Cette qualité permet la redécouverte des livres, la réflexion sur la pensée de l'auteur comme le constate Madame de Sévigné, le 21 décembre 1689 , à propos des Provinciales (2) :

"Je suis assurée que vous ne les avez jamais lues qu'en courant, grapillant les endroits plaisants, mais ce n'est point cela, quand on les lit à loisir".

Fort heureusement, son fils a le même goût qu'elle et Madame de Sévigné peut ainsi allier deux plaisirs, la relecture et la lecture à haute voix, comme elle l'écrit le 8 janvier 1690 (3) :

"Mon fils a une qualité très commode, c'est qu'il est fort aise de relire deux fois, trois fois ce qu'il a trouvé beau. Il le goûte, il y entre davantage, il le sait par coeur ; cela s'incorpore. Il croit avoir fait ce qu'il lit ainsi pour la troisième fois".

Corollaire de la relecture est sans doute la lecture complète et achevée de chaque livre. Madame de Sévigné est une lectrice sérieuse : pour elle, lire c'est s'instruire, aussi y consacre-t-elle tout son temps. Se moquant un peu d'elle-même, elle écrit à sa fille le 7 juin 1671 (4) :

(1) SEVIGNE (Madame de) . Correspondance . Gallimard . Tome 3, lettre 1194, p. 833

(2) Ibid, Tome 3, lettre 1177, p. 786.

(3) Ibid, Tome 3, lettre 1184, p. 804

(4) Ibid, Tome 1, lettre 171, p. 268.

"Vous avez toujours votre horreur pour les conclusions ...
Voilà de quoi, ma bonne, nous brouiller, moi qui lis jusqu'à
l'Approbation (1). Votre frère est comme moi. Nous finissons
tout".

Cependant, elle attache à cette habitude une grande importance car elle grondera souvent sa fille de n'avoir point achevé tel ou tel ouvrage.

Conclusion

Madame de Sévigné ne s'étend guère sur sa psychologie de lectrice. Elle ne s'analyse pas et l'on en est réduit à grapiller quelques phrases plus ou moins révélatrices au fil de ses lettres. Lectrice acharnée, lisant en tous lieux et en toutes circonstances, elle achève toujours son ouvrage et n'hésite pas à le relire fréquemment. Mais loin d'être une lectrice solitaire qui s'enferme et s'isole dans la lecture, Madame de Sévigné associe lecture et conversation. Pour elle, la lecture est une fonction sociale permettant et facilitant les communications avec autrui. Mais elle ne fait aucune allusion à la manière dont elle ressent ses lectures si ce n'est une fois, le 13 octobre 1673 (2) :

"Si vous avez l'esprit libre, quand vous recevrez ce petit ouvrage, et qu'on vous le lise d'un bon ton, vous l'aimerez fort. Mais si vous n'êtes pas bien disposée, voilà qui est jeté et méprisé. Je trouve que le prix de la plupart des choses dépend de l'état où nous sommes quand nous le recevons".

On peut cependant distinguer deux grandes fonctions attribuées à la lecture par Madame de Sévigné : la lecture et le divertissement.

(1) L'Approbation était une sorte de permis d'imprimer qui figurait en tête, ou plus souvent en fin de volume.

(2) SEVIGNE (Madame de). Correspondance. Gallimard. Tome 1, lettre 331, p.600.

CHAPITRE 2

LE ROLE ACCORDE PAR MADAME DE SEVIGNE A LA LECTURE1/- La lecture divertissement

La lecture est d'abord pour Madame de Sévigné un moyen de lutter contre l'ennui, de se divertir comme elle le dit elle-même à propos de son médecin lecteur de Vichy les 26 et 28 mai 1675 (1) :

"Je le fais lire et cela me divertit".

Le 30 septembre 1671, parce qu'il pleut aux Rochers, elle écrit (2) :

"Sans la consolation de la lecture nous mourrions d'ennui présentement".

Il lui faut donc des lectures "agréables", qui "se laissent lire", expression qui revient souvent sous sa plume à propos des romans, comédies, poésies et "histoires", c'est-à-dire récits historiques qu'elle considère comme des "bagatelles", comme elle l'écrit le 21 juin 1671 (3) :

"Mon fils nous lit des bagatelles, des comédies qu'il joue comme Molière, des vers, des romans, des histoires (...). Il nous entraîne et nous a empêché de prendre aucune lecture sérieuse".

Parmi ces lectures divertissantes, ces bagatelles que Madame de Sévigné oppose aux lectures sérieuses, la première place revient incontestablement aux romans.

 (1) SEVIGNE (Madame de).--Correspondance.--Gallimard.--Tome 2, lettre 514, p. 303

(2) Ibid, Tome 1, lettre 205, p. 356.

(3) Ibid, Tome 1, lettre 175, p. 276.

1.1. Le roman

Pour Madame de Sévigné, le roman est une sorte d'amour de jeunesse, qu'elle considère toujours avec tendresse et indulgence sans pour autant s'en dissimuler les défauts. Elle y revient régulièrement, malgré les avis de sa fille qui ne les aimait pas, entraînée par la fantaisie de son fils, comme en cet été 1671 où son fils lui ayant fait entreprendre la relecture de Cléopâtre, énorme roman de La Calprenède, elle l'achève avec un sentiment de culpabilité, mais un plaisir non dissimulé comme en témoigne sa lettre du 12 juillet 1671 (1) :

"Je reviens à nos lectures. C'est sans préjudice de Cléopâtre que j'ai gagé d'achever ; vous savez comme je soutiens mes gageures. Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là ; j'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir que je suis blessée des méchants styles ; j'ai quelque lumière pour les bons et personne n'est plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le style de La Calprenède est maudit en mille endroits : de grandes périodes de roman, de méchants mots, je sens tout cela (...). Je trouve donc qu'il est détestable et je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu. La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille ; j'entre dans leurs desseins. Et si je n'avais lu M. de la Rochefoucauld et M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrais de trouver encore en moi cette faiblesse. Vous m'apparaissez pour me faire honte ; mais je me dis de méchantes raisons et je continue".

Très consciente des faiblesses des romans précieux de l'époque : longueur, style ampoulé, intrigue invraisemblable, Madame de Sévigné est cependant attirée par le romanesque des situations décrites et les beaux sentiments qu'elle aime et recherche dans toutes ses lectures en particulier dans les récits historiques. Elle retrouve dans ces romans ses souvenirs de jeunesse : elle appartiendra toujours à cette génération de la Fronde dont elle aime les derniers représentants,

 (1) SEVIGNE (Madame de). Correspondance. Gallimard. Tome 1, lettre 181, p. 293.

le cardinal de Retz et la duchesse de Longueville. Ces lectures la divertissent parce qu'elles la plongent dans un univers baroque et enchanté, où les soucis de la vie quotidienne disparaissent.

Ces goûts en la matière sont très éclectiques : elle lit aussi bien les énormes romans de La Calprenède, Cléopâtre (douze volumes publiés entre 1646 et 1657), Pharamond, Cassandre (roman de 4643 pages en cinq parties publié entre 1642 et 1645), que l'Amadis des Gaules diffusé par la Bibliothèque Bleue de Troyes, que l'Astrée d'Honoré d'Urfé, et Cyrus de Mademoiselle de Scudéry son amie.

Elle lit aussi des chefs d'œuvre comme Don Quichotte dans ses différentes traductions, ou les deux romans de son amie intime Madame de La Fayette : La Princesse de Clèves et La Comtesse de Tende. De ces derniers, Madame de Sévigné sait reconnaître la qualité. Elle dit de La Princesse de Clèves, le 18 mai 1678 (1) :

"Un petit livre que Barbin nous a donné (...) qui me paraît une des plus charmantes choses que j'ai jamais lues".

Le goût des passions humaines l'amène naturellement à s'enthousiasmer pour le théâtre.

1.2. Le théâtre

Madame de Sévigné, contemporaine de Corneille, Molière et Racine, parle fréquemment de leurs pièces, soit qu'elles les ait vues au théâtre, soit qu'elle en lise et relise le texte. Elle truffe ses lettres de citations empruntées à ses auteurs favoris Corneille et Molière.

(1) SEVIGNE (Madame de). - Correspondance, Gallimard, Tome 2, lettre 638, p. 602.

Elle apprécie chez Molière le comique des situations, les bons mots, mais aussi la profondeur psychologique. Molière l'aide, comme La Fontaine ou La Rochefoucauld, à pénétrer les ridicules et les vanités de l'homme. Ses lettres contiennent des allusions à de nombreuses pièces comme Monsieur de Pourceaugnac, Tartuffe, L'Ecole des Femmes, le Médecin malgré lui, Les Femmes savantes, Le Malade imaginaire, l'Avare, Don Juan, Georges Dandin.

Entre les deux grands poètes tragiques Corneille et Racine, son coeur ne balance pas. Elle préfère Corneille, au risque d'être injuste pour Racine. Corneille, comme les romans de Calprenède, fait partie de sa jeunesse. Elle retrouve dans ses pièces la beauté des sentiments et de l'action qu'elle appréciait déjà dans les romans. Elle lit et relit les pièces de Corneille comme ce 23 mai 1671 dans son carrosse en route pour la Bretagne (1) :

"Nous avons relu des pièces de Corneille et repassé avec plaisir sur toutes nos vieilles admirations".

Elle abandonne même son bréviaire pour la lecture de Corneille.

Horace, Polyeucte, Cinna, Rodogune, Le Cid, Pulchérie, Sertorius, Nicomède reviennent souvent sous la plume de Madame de Sévigné. Elle les loue toujours avec autant d'enthousiasme jusqu'à sa mort. Ainsi, elle écrit à sa fille le 15 janvier 1672 (2) :

"Croyez que jamais rien n'approchera (je ne dis pas surpassera) des divins endroits de Corneille".

(1) SEVIGNE (Madame de).--Correspondance.--Gallimard.--Tome 1, lettre 168 p. 269.

(2) Ibid Tome 1, lettre 235, p. 417.

Epousant les haines de Corneille, elle considère Racine comme un usurpateur et elle sera toujours très réservée à son égard, sauf à l'égard d'Esther à la représentation de laquelle elle assiste en 1689 à Saint Cyr aux côtés de Madame de Maintenon et du Roi, ce qui flatte sa vanité mondaine et lui fait oublier sa sévérité pour Racine, qu'elle retrouve ensuite à la lecture de la pièce quelques mois plus tard chez elle. Racine ne sera jamais pour elle qu'un poète au succès éphémère comme elle l'écrit le 16 mars 1672 à propos de Bajazet (1) :

"Le personnage de Bajazet est glacé (...). Il y a pourtant des choses agréables ; et rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons nous bien de lui comparer Racine ; sentons-en la différence. Il y a des endroits froids et faibles (...) Racine fait des comédies pour la Champmeslé (2) ; ce n'est pas pour les siècles à venir".

Madame de Sévigné aime autant sinon plus la lecture des pièces que leurs représentations. Curieusement, elle nous a laissé peu de témoignages de grandes représentations auxquelles elle a assisté ou aurait pu assister. C'est à travers la lecture qu'elle analyse véritablement les pièces de théâtre, et souvent il y a décalage entre le jugement qu'elle porte sur une pièce après sa représentation et après sa lecture. Typique est le cas d'Esther. Elle est plus sévère après lecture car elle est impitoyable sur le chapitre du style.

1.3. Poésies, essais, maximes, fables

En matière de poésie, comme nous le verrons aussi en matière d'histoire, Madame de Sévigné n'hésite pas à étendre ses lectures aux auteurs anciens et aux auteurs étrangers.

(1) SEVIGNE (Madame de). Correspondance. Gallimard. Tome 1, lettre 254, p. 459).

(2) Célèbre comédienne de l'époque.

Bien que ne sachant ni le grec, ni le latin, elle lit en traduction les grands textes que lui expliquent ses amis Corbinelli, Chapelain et Ménage. L'Illiade et l'Odyssée la charment au point que son cousin Coulanges fit une chanson "A Madame de Sévigné charmée de la lecture d'Homère". Elle écrit en septembre-octobre 1678 (1) :

"L'Odyssée m'est fort nécessaire. Je suis assurée que ce livre me divertira".

Virgile, Ovide n'ont pas non plus de secrets pour elle. Ainsi écrit-elle à sa fille à propos des Métamorphoses d'Ovide le 19 juin 1680 (2) :

"Vous faites un merveilleux usage de vos Métamorphoses ; je les relirai à votre intention".

Les poètes italiens l'accompagneront jusqu'à la fin de sa vie. Parlant parfaitement l'italien, Madame de Sévigné goûte les douces sonorités des vers de la Jérusalem délivrée du Tasse et l'Aminta du même auteur, dont elle recommande la lecture à sa petite-fille. Elle lit et relit le Tasse avec plaisir comme ce 28 juin 1671 où, aux Rochers avec l'abbé La Mousse, elle écrit (3) :

"Nous lisons le Tasse avec plaisir ; je m'y trouve habile, par l'habileté des maîtres que j'ai eus".

Elle cite aussi Pétrarque et l'Arioste. De ce dernier, elle apprécie tout particulièrement le Roland Furieux. L'Orlando innamorato de Boiardo, précurseur d'Arioste lui plaît aussi beaucoup. Nombreuses sont les lettres qu'elle parsème de vers italiens tirés de ses auteurs favoris.

(1) SEVIGNE (Madame de) -- Correspondance -- Gallimard, -- Tome 2, lettre 658, p. 626

(2) Ibid, Tome 2, lettre 774, p. 978

(3) Ibid, Tome 1, lettre 177, p. 282.

Parmi les auteurs français, elle cite souvent Voiture et Sarasin, brillant écrivain de salon, ami de Ménage, dont elle recommande la lecture à sa petite-fille. Ses contemporains ont nom La Fontaine, Boileau. Les références au Lutrin et à l'Arrêt Burlesque, de Boileau sont fréquentes. Dès la publication de l'Arrêt Burlesque, elle envoie la satire à sa fille le 6 septembre 1671 (1) :

"Je la crois de Pellisson ; d'autres disent de Despréaux, dites-m'en votre avis. Pour moi (...) je la trouve parfaitement belle".

Le 15 décembre 1673, elle écrit à propos de sa Poétique (2) :

"... Et puis l'on écouta la Poétique de Despréaux qui est un chef d'oeuvre".

La Fontaine, qu'elle met à l'égal de Molière et Corneille, est son livre de chevet. Elle aime ses contes et ses fables dont elle cite très souvent des vers tirés en particulier des Deux Pigeons, du Coche et de la Mouche. Après le départ de sa fille en Provence, elle lui envoie le 30 mars 1671 le volume de La Fontaine qui vient de paraître (3) :

"Si est-ce que je vous donnerai ces deux livres de la Fontaine, quand vous devriez être en colère. Il y a des endroits jolis et très jolis, et d'autres ennuyeux..."

Un mois plus tard, les 26 et 29 avril, elle écrit après en avoir approfondi la lecture (4) :

(1) SEVIGNE (Madame de).--Correspondance.--Gallimard.--Tome 1, lettre 198, p. 339.

(2) Ibid, Tome 1, lettre 352, p. 640.

(3) Ibid, Tome 1, lettre 150, p. 204

(4) Ibid, tome 1, lettre 160, p. 239

"N'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de La Fontaine qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés ? Nous en étions l'autre jour ravis chez Monsieur de la Rochefoucauld. Nous apprimes par coeur celle du Singe et du Chat. Cela est peint et la Citrouille et le Rosignol, cela est digne du premier tome".

Monsieur de La Rochefoucauld, ami intime de Madame de Sévigné, qui lit avec elle La Fontaine, est aussi le célèbre auteur des Maximes. A la fois jeu pour l'esprit et réflexion sur la condition humaine, les Maximes constitueront pour Madame de Sévigné une ouverture vers la lecture des moralistes. Elle y revient souvent, en discute avec sa fille comme dans sa lettre du 20 janvier 1672 (1) :

"Voilà les Maximes de M. de la Rochefoucauld revues, corrigées et augmentées ; c'est de sa part que je vous les envoie. Il y en a de divines, et, à ma honte, il y en a que je n'entends point ; Dieu sait comme vous les entendrez".

La lecture de La Rochefoucauld est à la frontière des lectures de divertissement et des lectures sérieuses, comme d'ailleurs les récits historiques dont Madame de Sévigné est très friande.

1.4. Les récits historiques

L'histoire passionne Madame de Sévigné parce qu'elle a toujours été curieuse de la vie humaine sous toutes ses formes, en tous temps et en tous lieux. Les historiens latins, italiens, français, anglais, sont cités à tour de rôle dans ses lettres.

Les récits historiques sont pour elle un moyen de s'instruire mais certains sont, elle le dit explicitement, un moyen de divertissement.

(1) SEVIGNE (Madame de).--Correspondance.--Gallimard.--Tome 1, lettre 236, p. 418.

Il s'agit surtout des livres de mémoires concernant en général un passé récent, et faisant allusion à des faits que Madame de Sévigné a pu connaître dans sa jeunesse. Témoin ce qu'elle écrit le 27 novembre 1675 d'un livre écrit en 1651, par le chanoine Claude Joly sur le prince de Condé (1) :

"Je m'amuse les soirs à lire l'Histoire de la prison et de la liberté de Monsieur le Prince : on y parle sans cesse de notre Cardinal (2). Il me semble que je n'ai que dix-huit ans. Je me souvient de tout, cela divertit fort".

Elle lira ainsi avec le même plaisir les Mémoires d'un capitaine provençal, Monsieur de Pontis, retiré à cinquante ans à Port Royal, ou les Mémoires pour servir à l'Histoire de Charles IV d'un certain Beauveau, gouverneur du duc de Lorraine Charles IV, livre où elle a le plaisir de trouver relatée une bataille récente où s'est illustré le chevalier de Grignan, un des frères de son gendre.

Plus que des souvenirs, Madame de Sévigné recherche aussi dans les récits une atmosphère romanesque et exotique comme dans l'Histoire des Juifs de Flavius Josèphe, auteur juif du premier siècle de notre ère. Auguste Bailly analyse fort bien le phénomène (3) :

"Nous voyons bien ce qui ravissait la marquise : c'est que l'Histoire des Juifs est un roman d'intrigue et d'aventures, rempli d'incidents grandioses, de coups de théâtre, de sièges, de morts dramatiques, tout comme la Cléopâtre de La Calprenède, mais avec cette "dignité" que l'on accorde à ce que l'on sait vrai. L'histoire devenait en somme dans sa vie intellectuelle l'élément noble et louable qu'elle accordait à sa futile passion pour le roman, puisqu'elle ne parvenait pas à la vaincre".

Cependant, si Madame de Sévigné aime à se divertir, elle souhaite avant tout s'instruire et la lecture remplit ce but.

(1) SEVIGNE (Madame de). Correspondance. Gallimard. Tome 2, lettre 452, p. 173

(2) Paul de Gondî, cardinal de Retz, son ami;

(3) BAILLY (Auguste), Madame de Sévigné. Paris, Arthème Fayard; 1955, p. 287.

2 - La lecture formatrice ou le meilleur moyen de bien élever les femmes.

2.1. Les programmes de lecture proposés par Madame de Sévigné à ses petits-enfants :

Le 16 novembre 1689, Madame de Sévigné, après avoir pris la défense des romans qui peuvent élever l'âme par le spectacle de nobles sentiments, conseille à sa petite-fille, Pauline (1) :

"Cependant il est très assuré, très vrai, très certain que M. NICOLE vaut mieux. Vous en êtes charmée ; c'est son éloge. Ce que j'en ai lu chez Madame de Coulanges me persuade aisément qu'il vous doit plaire. Si Dieu se sert de cet aimable livre pour vous donner son amour, vous serez bien heureuse et bien digne d'envie. Il me donne au moins la grâce d'être persuadée qu'il n'y a rien que cela de véritablement souhaitable en ce monde. Cela supposé, je vous conjure, ma chère Pauline, de ne pas tant laisser tourner votre esprit du côté des choses frivoles que vous n'en conserviez pour les solides et pour les histoires ; autrement votre goût aurait les pâles couleurs".

Il est bon qu'une jeune fille se divertisse de temps à autre avec des frivolités, romans, théâtre, poésie, mais la lecture doit avant tout lui donner une culture historique et religieuse, culture qui suivra une progression chronologique pour l'histoire et spirituelle pour les lectures religieuses et morales, comme le montrent sa lettre du 14 décembre 1689 (2) :

"Les romans sont bientôt terminés. Je voudrais qu'elle eût quelque ordre dans le choix des histoires, qu'elle commençât par un bout et finît par l'autre, pour lui donner une teinture légère, mais générale de toutes choses".

et celle du 15 janvier 1690 (3) :

 (1) SEVIGNE (Madame de).. Correspondance.. Gallimard.. Tome 3, lettre 1167, p. 757.

(2) Ibid, Tome 3, lettre 1175, p. 778

(3) Ibid, Tome 3, lettre 1186, p. 810.

"A l'égard de la morale, comme elle n'en fait pas un si bon usage que vous, je ne voudrais point du tout qu'elle mît son petit nez, ni dans Montaigne, ni dans Charron, ni dans les autres de cette sorte ; il est bien matin pour elle. La vraie morale de son âge, c'est celle qu'on apprend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires par les exemples".

Certains livres de morale comme Montaigne ne sont pas à la portée des jeunes filles. Il faut suivre une progression dans la réflexion sur la vie. Nicole, l'auteur janséniste des Essais de morale est au contraire déjà à la portée de Pauline (qui a seize ans), comme le prouve la lettre citée plus haut, du 16 novembre 1689.

La lecture est pour les jeunes filles le seul moyen de s'instruire. Très différents sont les conseils de lecture donnés par Madame de Sévigné à son petit-fils Louis Provence qui fait une carrière militaire. Elle se contente de lui recommander la lecture des Commentaires de César ou de tout autre histoire militaire (1), autrement dit une lecture spécialisée, presque technique, illustrant par des faits célèbres, l'action qu'aura à mener le jeune homme. Les hommes, en effet, ont reçu dans les collèges une éducation de base qu'ils n'ont pas à acquérir par la lecture.

2.2. Les livres d'histoire

La lecture des récits historiques a avant tout une valeur éducative aux yeux de Madame de Sévigné. Elle se constitue elle-même un programme, suivant une chronologie, distinguant histoire politique et histoire religieuse.

Elle s'intéresse même à l'art d'écrire l'histoire puisqu'elle lit les Instructions sur l'histoire de P. Rapin, paru en 1677, dont elle dit à son cousin Bussy le 29 mai 1679 (2) :

 (1) SEVIGNE (Madame de). Correspondance. Gallimard. Tome 2 lettre 669, p. 648.

(2) Ibid, Tome 1, lettre 181, p. 253.

"Il (le père Rapin), a fait un discours sur l'histoire et la manière de l'écrire qui m'a paru bon".

En histoire politique, les auteurs de tous temps et de toutes nations se succèdent. Ainsi recommande-t-elle les Commentaires de César à son petit-fils et incite-t-elle sa fille à poursuivre la lecture des Annales de Tacite qu'elle lit elle-même avec l'aide de Corbinelli en 1671 (1) :

"Avez-vous la cruauté de ne point achever Tacite ? Laisseriez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes ?"

Parmi les ouvrages qu'elle lit, on peut relever l'Histoire d'Italie de Guichardin, la Relation des Guerres Civiles en France au XVI^e siècle de Caterin • Davila qu'elle recommande à sa petite-fille, ainsi que l'Histoire secrète de la maison de Médicis, l'Histoire de la réunion du Portugal par Franchi de Conestaggio, la Vie du duc d'Epéron, l'Histoire de la guerre de Chypre, l'Histoire des Grands Vizirs par Guillet de Saint-Georges et son Histoire du règne de Mahomet II. Puis c'est l'Histoire de la découverte des Indes par Christophe Colomb de Herrera, l'Histoire de France de Mezerai dont elle dit le 5 janvier 1689 (2) :

"La vie de Saint-Louis m'a jetée dans la lecture de Mezerai ; j'ai voulu voir les derniers rois de la seconde race ; et je veux joindre Philippe de Valois et le roi Jean qui est un endroit admirable de l'histoire et dont l'abbé de Choisy a fait un livre qui se laisse admirablement lire".

On trouve chez Madame de Sévigné un rare souci de cohérence dans ses lectures, une méthode presque scolaire qui, après lui avoir fait lire l'Histoire de Saint-Louis de Choisy, lui fait choisir l'Histoire

(1) SEVIGNE (Madame de). Correspondance. Gallimard, Tome 1, lettre 181; p. 253.

(2) Ibid, Tome 3, lettre 1051, p. 458.

de France de Mezerai paru en 1685 et l'Histoire de Philippe de Valois et du roi Jean de Choisy, paru en 1688.

On peut remarquer aussi le souci qu'elle a de se tenir au courant des travaux les plus récents puisqu'en 1689 elle lit des ouvrages parus en 1685 et 1688.

Instructive, l'histoire est aussi une source de réflexion sur la condition humaine comme les Mémoires de Comynnes dont Madame de Sévigné écrit le 24 novembre 1678 (1) :

"Je veux écrire dans les Heures, ce que dit M. de Comines sur les traverses de la vie humaine. Il y a plaisir à voir que dès ce temps-là, il était question de tribulations et de misère. Son style donne une grâce particulière à la solidité de son raisonnement".

Cette réflexion, elle peut la poursuivre avec la lecture des livres d'histoire religieuse.

Louis Maimbourg (1610-1686) écrivit de nombreuses histoires que Madame de Sévigné lisait, tout en haïssant le style de l'auteur et son appartenance à l'ordre des Jésuites. Elle se réfère plusieurs fois à son Histoire des Croisades de 1675 et à son Histoire de l'Arianisme publiée en 1672. Le 14 septembre 1675, elle écrit (2) :

"L'Histoire des Croisades est fort belle, mais le style du P. Maimbourg me déplaît fort".

En 1677, paraît du même auteur l'Histoire du schisme des Grecs que Madame de Sévigné lit aussitôt et qu'elle déteste parce que le P. Maimbourg rapproche le jansénisme de l'arianisme, comme elle l'écrit le 14 juillet 1680 (3)

(1) SEVIGNE (Madame de). Correspondance. Gallimard, Tome 2, lettre 663, p. 635.

(2) Ibid, Tome 2, lettre 426, p. 102

(3) Tome 2, lettre 785, p. 1011.

"Je lis l'Arianisme de Maimbourg : on le hait, son style n'est point agréable, il veut toujours pincer quelqu'un et comparer Arius et une princesse et un certain courtisan à M. Arnauld..."

Le 28 juillet, elle poursuit (1) :

"L'Arianisme est une histoire étonnante ; ce style et l'auteur m'en déplaisent beaucoup ; mais j'ai un crayon et je me venge à marquer des traits de jésuite".

Madame de Sévigné, loin d'être une lectrice passive, se passionne pour ses lectures au point de réagir vivement par des traits de crayon vengeurs.

L'histoire du schisme anglican n'a plus de secret pour elle, grâce à un ecclésiastique anglais G. Burnet (1643-1715) mêlé à tous les événements importants des règnes de Charles II, Jacques II et Guillaume II, qui publiera son History of the Reformation traduit en français par M. de Rosemond en 1683. Quelques années auparavant, elle avait lu l'Histoire du schisme d'Angleterre de Sanders traduite du latin (1585) et publiée en 1676.

Ces lectures sont le complément des livres de morale qu'apprécie fort Madame de Sévigné.

2.3. Les livres de morale

Madame de Sévigné lit beaucoup de livres de morale. Ce terme englobe des ouvrages d'origines diverses. Par morale il faut entendre d'abord les réflexions plus ou moins éloignées de la religion catholique se rattachant parfois même à la philosophie antique.

(1) SEVIGNE (Madame de). - Correspondance. - Gallimard. - Tome 2, lettre 790, p. 1028.

Ainsi Madame de Sévigné goûte-t-elle la morale railleuse d'un Lucien dont elle lit d'abord des extraits préparés par Corbinelli, puis les oeuvres complètes comme le prouve sa lettre du 18 août 1677 (1) :

"... Lucien que je continue ; je n'en avais jamais vu que trois ou quatre pièces célèbres ; les autres sont tout aussi belles et ce n'est que là qu'on voit la juste critique et la bonne plaisanterie".

Ses lectures lui font connaître les Déclamations de Quintilien rhéteur contemporain de Sénèque (lettre du 13 octobre 1673), Guez de Balzac dont elle lit le Socrate chrétien traité où l'auteur affirme la primauté des problèmes moraux sur ceux de l'art, Jacques Esprit dont elle recommande à sa fille la lecture et qui est l'auteur d'un traité sur la Fausseté radicale des vertus, La Rochefoucauld et ses Maximes, et surtout Montaigne dont elle relit souvent les Essais puisqu'elle écrit le 6 octobre 1679 (2) en découvrant...

"... un tome de Montaigne que je ne croyais pas avoir apporté : ah ! l'aimable homme ! qu'il est de bonne compagnie ! c'est mon ancien ami ; mais à force d'être ancien, il m'est nouveau".

Mais contrairement à sa fille qui est une cartésienne convaincue, Madame de Sévigné n'osera jamais aborder le grand Descartes qu'elle juge trop philosophique et trop difficile pour elle et se contentera des Conversations chrétiennes de Malebranche où elle trouve résumées avec clarté les thèses cartésiennes.

Mais par lecture morale il faut entendre aussi des ouvrages directement inspirés par la foi catholique, comme la lecture de la Bible, ou l'éloquence de la chaire fort riche au XVII^e siècle.

(1) SEVIGNE (Madame de).--Correspondance.--Gallimard.--Tome 2
lettre 600, p. 526.

(2) Ibid, Tome 2, lettre 696, p. 697

Madame de Sévigné n'a qu'une connaissance indirecte des textes saints par la Bible dite de Royaumont ou Histoire du Vieux et du Nouveau Testament publiée en 1670 par Nicolas Fontaine, de Port Royal et dont Eva Avigdor écrit (1) :

"L'ouvrage se présente comme un recueil qui offre un abrégé illustré de l'Ancien et du Nouveau Testament suivi des explications des Pères. A la fin, on trouve une petite chronologie de l'histoire sainte".

L'éloquence de la chaire vient compléter les connaissances imprécises de Madame de Sévigné en matière de textes saints. La marquise, quand elle est à Paris, ne manque jamais à Noël ou à Pâques "d'aller en Bourdaloue", comme elle l'écrit à plusieurs reprises, ou d'aller écouter Bossuet et Mascaron. Elle aime retrouver la profonde émotion qu'elle y ressent, à la lecture de ces magnifiques sermons qui étaient imprimés. Aux Rochers elle écrit le 11 janvier 1690 (2) :

"Nous relisons aussi (...) toutes les belles oraisons funèbres de M. de Meaux (3), de l'abbé Fléchier, de M. Mascaron, de Bourdaloue (...) ce sont des chefs d'oeuvre d'éloquence qui charment l'esprit".

A Grignan, elle écrit le 15 octobre 1695 à propos des sermons de l'abbé Anselme de l'église Saint Paul du Marais :

"Nous venons de lire un discours qui nous a tous charmés (...) c'est l'oraison funèbre de M. de Fieubet par l'abbé Anselme. C'est la plus mesurée, la plus sage, la plus convenable et la plus chrétienne pièce qu'on puisse faire sur un pareil sujet ; tout est plein de citations de la sainte Ecriture ... de dévotion, de piété... d'un style noble et coulant".

(1) AVIDGOR (Eva).. Madame de Sévigné, un portrait intellectuel et moral.. Paris : Nizet, 1974.. pp. 129-130.

(2) SEVIGNE (Madame de).. Correspondance.. Gallimard.. Tome 3 lettre 1185; p. 807

(3) Bossuet.

(4) SEVIGNE (Madame de).. Correspondance.. Gallimard.. Tome 3, lettre 1352, p. 1126.

Ces pieuses lectures incitent Madame de Sévigné à se plonger dans les oeuvres des auteurs de Port Royal dont elle a toujours été très proche. Pascal, Nicole, Abbadie l'aideront ainsi dans sa progression spirituelle.

Conclusion

La lecture présente aux yeux de la marquise deux volets, le divertissement et l'instruction, qui vont de pair, car pour elle s'instruire c'est aussi se divertir. L'eclectisme de ses goûts, qui est constant jusqu'à sa mort, traduit une jeunesse de caractère extraordinaire, mais aussi sa curiosité insatiable pour tout ce qui a trait à l'être humain. L'éducation qu'a reçue Madame de Sévigné l'a amenée à considérer la lecture comme le complément indispensable de la conversation, comme une activité de sociabilité. Elle retrouve l'Homme non seulement à travers l'acte de lire, parce qu'elle l'associe à la conversation par les lectures en commun à voix haute, mais aussi dans le contenu même de ses lectures qu'elle choisit toujours en fonction des connaissances sur l'homme qu'elles peuvent lui apporter. A travers les romans, le théâtre, les récits historiques, les livres de morale, c'est toujours la vie humaine qu'elle recherche et, derrière l'homme, la présence divine, le mystère de la vie. C'est pourquoi jusqu'à sa mort, elle lira aussi bien des auteurs profanes que des auteurs religieux.

CHAPITRE 3

LECTURE SPIRITUELLE ET LECTURE AFFECTIVE OU

L'AMOUR A TRAVERS LA LECTURE1 - L'évolution religieuse de Madame de Sévigné à travers la lecture1.1. Les grands auteurs de Port Royal

Trois grands auteurs ont dominé les lectures jansénistes de Madame de Sévigné : Pascal, Nicole et Abbadie. De Pascal, elle lit et relit les Provinciales qu'elle appelle les Petites Lettres. Dès le 12 septembre 1656, elle remerciait Ménage de lui avoir envoyé la Onzième Provinciale qu'elle trouvait admirable. Elle aime à se les faire lire par son fils comme elle l'écrit le 23 juillet 1677 (1) :

"... elles ont pris un tour particulier quand elles sont passées par ses mains (2), c'est une chose entièrement divine, et pour le sérieux et pour la parfaite raillerie. Elles me sont toujours nouvelles".

Pascal est un compagnon qui la suit de sa jeunesse à sa mort.

Plus tardives furent les révélations qui lui apportèrent Nicole et Abbadie.

Pierre Nicole (1625-1695) fut l'un des professeurs les plus estimés de Port Royal. Traducteur en latin des Provinciales, il écrivit ensuite son oeuvre majeure les Essais de Morale qui commencèrent à paraître en 1671. A la fin du mois de mai 1671, Madame de Sévigné écrit à sa fille qu'elle possède un livre de Nicole (3)

(1) SEVIGNE (Madame de).. Correspondance.. Gallimard.. Tome 2, lettre 591, p. 498.

(2) C'est-à-dire par la lecture qu'en fait son fils

(3) Ibid, Tome 1, lettre 168, p. 259.

"C'est de la même étoffe que Pascal... mais cette étoffe est merveilleuse : on ne s'ennuie point".

Le 23 septembre 1671 (1), elle continue :

"Je poursuis cette Morale de Nicole que je trouve délicieuse".

Le 4 octobre, il lui inspire une réflexion assez curieuse (2) :

"Parlons un peu de M. Nicole... Devinez ce que je fais : je recommence ce traité, je voudrais en faire un bouillon et l'avalier".

Elle lira de lui en 1680 les Préjugés contre les Calvinistes, parus en 1671, dont elle écrit le 15 septembre 1680 (3) :

"J'ai voulu tâter des Préjugés que je trouve admirables".

Elle lit et relit les oeuvres de Nicole sans jamais s'en lasser.

A partir de 1684, un autre théologien la marquera beaucoup. Il s'agit de Jacques Abbadie (1654-1727), théologien protestant très apprécié même dans les milieux catholiques. En 1684 paraît son Traité de la Vérité de la Religion chrétienne que Madame de Sévigné lit et relit et qu'elle recommande à ses proches avec enthousiasme comme à Bussy le 13 août 1688 (4) :

"Vous savez de quelle manière je vous en ai parlé : c'est le plus divin de tous les livres".

(1) SEVIGNE (Madame de).. Correspondance..Gallimard..Tome 1, lettre 203, p. 351

(2) Ibid, Tome 1, lettre 215, p. 375

(3) Ibid, Tome 3, lettre 807, p. 15

(4) Ibid, Tome 3, lettre 996, p. 347.

Certains auteurs auront une influence plus mineure sur elle, comme Le Tourneux ou Le Tourneur (1640-1686) dont elle lit en 1688 les Principes et règles de la vie chrétienne, J. Hamon, le médecin de Port Royal (1618-1687) dont elle lit en 1689 les trois volumes des Traité de piété et particulièrement, le deuxième volume Traité de la Prière perpétuelle. Elle est peu à peu incitée à consulter la source de l'augustinisme, c'est-à-dire les oeuvres de Saint Augustin qu'elle lit dans les traductions qu'en proposent Antoine Arnaud pour De la Prédestination des saints et du Don de la Persévérance (qu'elle lit en 1676), Arnaud d'Andilly pour les Confessions et Philippe Guibaud Du Bois pour les Sermons de Saint Augustin sur le Nouveau Testament, publiés en 1694 et précédés d'un Avertissement de Du Bois et pour les Epîtres traduites en 1684.

1.2. La lecture comme moyen de progression spirituelle

Selon Roger Duchêne, Madame de Sévigné a été sensibilisée au décalage qui pouvait exister entre la foi chrétienne et la pratique, par le départ de sa fille en 1671. Jusque là bonne chrétienne, elle ne se posait pas de questions. La séparation d'avec sa fille est une épreuve dont elle est tentée d'accuser Dieu. La lecture de Nicole la même année va provoquer un premier choc déterminant pour son évolution progressive vers une soumission de plus en plus complète à la volonté de Dieu.

En effet, elle a eu l'impression comme elle l'écrit le 4 novembre 1671 (1), que :

"Enfin ce traité est fait pour bien du monde ; mais je crois principalement qu'on n'a eu que moi en vue".

(1) SEVIGNE (Madame de).. Correspondance.. Gallimard.. Tome 1, lettre 215, p. 375.

Parce qu'elle a le sentiment de trouver chez Nicole toutes ses peines parfaitement analysées, elle est prête à adopter la morale qui se dégage des préceptes énoncés par l'auteur. Elle écrit le 23 septembre 1671 (1) :

"Je poursuis cette Morale de Nicole (...) elle ne m'a encore donné aucune leçon contre la pluie, mais j'en attends, car j'y trouve tout, et la conformité à la volonté de Dieu me pourrait suffire, si je ne voulais un remède spécifique (...) Enfin je trouve ce livre admirable (...) On aime tant à entendre parler de soi et de ses sentiments que, quoique ce soit en mal, nous en sommes charmés".

Roger Duchêne analyse remarquablement bien les effets de cette lecture sur la progression spirituelle de Madame de Sévigné (2) :

"La semence est jetée, car la lecture de Nicole n'a pas été pour elle un exercice abstrait, mais une occasion de méditer sur soi même et sur les mobiles des hommes (...) Elle ne lit pas en théologienne, soucieuse de retenir dans ses nuances la pensée d'un spécialiste ; elle lit pour saisir au passage ce qui peut nourrir sa vie spirituelle. Les lectures des Rochers en 1671 l'ont conduite à penser à Dieu et à se soumettre à sa volonté. Elles l'ont moins convaincue par la rigueur du raisonnement que par l'opportunité des conseils qu'elle y trouvait dans sa recherche d'un équilibre (...) Sa formation chrétienne et ses lectures des Rochers donnent une nouvelle dimension à son épreuve. Elle sait maintenant que l'arrachement de février (1671) (3) a une signification. Le difficile est d'y adhérer de tout son être. Elle mettra des années pour y arriver".

La découverte de l'équilibre passe, pour Madame de Sévigné, par un approfondissement de sa foi religieuse.

(1) SEVIGNE (Madame de).. Correspondance.. Gallimard.. Tome 1, lettre 203, p. 351.

(2) DUCHENE (Roger).. Madame de Sévigné ou la chance d'être femme.. Paris : Arthème Fayard, 1892. p. 238.

1982

(3) C'est-à-dire le départ de sa fille pour la Provence.

Cet approfondissement, elle l'obtient par la lecture constante de Nicole, Abbadie, Pascal, mais aussi des récits historiques qui la persuadent peu à peu de la puissance de la volonté divine et de l'inutilité de toute rébellion. Le cheminement vers Dieu passe par l'étude de la psychologie humaine : La Rochefoucauld, Pascal l'avaient habituée à voir dans l'amour-propre le principal mobile des passions humaines. Nicole lui permet d'accroître sa connaissance de l'homme.

Sous l'influence de ses lectures, Madame de Sévigné devient peu à peu fataliste. Très révélatrice à cet égard est sa lettre du 13 juillet 1689 (1) :

"Un temps de pluie et de vent... me fait un peu triste, il dérange mes jolies promenades ; mais je vois que M. Nicole ne veut point qu'on se plaigne du temps".

Eva Avigdor (2) démontre que la marquise fait ici directement référence à un passage de Nicole (De la soumission à la volonté de Dieu, deuxième partie, chapitre 5) où il est dit qu'on ne doit pas se plaindre "ni d'une visite importune ni d'une petite perte, ni des saisons, ni du mauvais temps". La progression culturelle de la marquise est constante et culmine dans les années 1680-1690 avec la lecture d'Abbadie et de Saint-Augustin. Elle s'inspire de Saint Augustin pour ses prières comme on le voit le 19 juillet 1690 (3) :

"Voici donc la mienne présentement : "Mon Dieu, faites moi la grâce de n'aimer que les biens que le temps amène et qu'on ne peut ôter"... Le fond de cette prière est bien pris de notre Saint Augustin, qui parle si bien sur ce sujet".

(1) SEVIGNE (Madame de)... Correspondance... Gallimard... Tome 3; lettre 1127, p. 639.

(2) AVIGDOR (Eva)... Madame de Sévigné : un portrait intellectuel et moral... Paris : Nizet, 1974. p. 200.

(3) Ibid, Tome 3, lettre 1222, p. 917-8.

Roger Duchêne relève dans sa lettre du 5 juin 1680 (1) que Madame de Sévigné annonce qu'elle a relégué dans les "petites armoires" les romans désormais "méprisés" au profit de toute une "tablette" de livres de morale, ce qui est la preuve pour lui que (2) :

"Madame de Sévigné ne lit plus comme autrefois pour le plaisir de sentir son imagination l'emporter ; elle lit pour comprendre sa condition de mortelle et de chrétienne, pour se situer par rapport au monde et par rapport à Dieu".

Mais cette évolution est fort lente et l'Amour de Dieu passera toujours dans le coeur de la marquise après l'Amour de sa fille.

1.3. Où l'amour de Dieu (soumission à la Providence) cède devant l'amour maternel

On pourrait parfaitement appliquer à Madame de Sévigné le mot de Pascal "Le coeur a des raisons que la raison ignore". Sa raison est de plus en plus persuadée que l'ordre divin est bon mais son coeur n'obéit pas à sa raison. Malgré son admiration pour la doctrine janséniste, elle admet son incapacité de pratiquer ce dont elle se déclare persuadée.

Eva Avigdor souligne (3) :

"Madame de Sévigné reconnaît que son amour pour sa fille domine sa vie et qu'elle est impuissante contre lui ; elle découvre que ses sentiments maternels sont quelquefois en conflit avec ses devoirs de chrétienne ; elle en souffre mais elle est consolée par la conviction que l'impuissance de l'homme est entière et que Dieu seul la fera agir autrement".

(1) SEVIGNE (Madame de).. Correspondance.. Gallimard.. Tome 2, lettre 770, P. 959

(2) DUCHENE (Roger).. Madame de Sévigné... Paris : Fayard, 1982, p. 349

(2) AVIGDOR (Eva).. Madame de Sévigné, un portrait intellectuel et moral.. Paris : Nizet, 1974, p. 197

Madame de Sévigné aime d'un amour exclusif sa fille et son absence la révolte. Elle cherche à se convaincre de la justesse de la volonté divine, mais dès qu'une lettre de sa fille arrive en retard la privant ainsi de ses nouvelles, elle s'abandonne à son désespoir. Ainsi la marquise ne parvient-elle pas à se dévouer véritablement à Dieu et dans sa lettre du 8 juin 1676, elle écrit (1) :

"Ce que j'épargne sur le public, il me semble que je vous le redonne. Ainsi je n'avance guère dans le pays du détachement".

Le détachement des valeurs mondaines ("ce que j'épargne sur le public") ne conduit pas pour autant à l'amour de Dieu inconditionnel ("ainsi je n'avance guère dans le pays du détachement"), car Madame de Grignan est l'unique objet de la force passionnelle de Madame de Sévigné. Autrement dit, les lectures pieuses ne peuvent lutter contre la lecture des lettres qu'adresse Madame de Grignan à sa mère, et qui tissent au fil des semaines un réseau affectif indestructible.

2 - La lecture des lettres de Madame de Grignan, ou lecture et amour maternel

2.1. L'organisation du temps en fonction de la lecture des lettres de Madame de Grignan

Roger Duchêne (2) explique fort bien le mécanisme des postes entre 1671 et 1690, auquel est subordonnée la réception des lettres de Madame de Grignan, et donc leur lecture.

 (1) SEVIGNE (Madame de).-- Correspondance.-- Gallimard.-- Tome 2, lettre 517, p. 314.

(2) DUCHENE (Roger).-- Madame de Sévigné ou la chance d'être femme.-- Paris, Fayard, 1982, p. 256-259.

Madame de Grignan peut envoyer à sa mère deux lettres par semaine, le mercredi et le samedi, qui arrivent théoriquement à Paris le mardi et le vendredi, mais très souvent la lettre du mercredi ne parvient à Paris que le samedi soir et n'est distribuée que le lundi. Après 1683, il y a trois courriers, partant les lundi, mercredi et vendredi et arrivant à Paris les dimanche, mardi et jeudi. Quand Madame de Sévigné résidait aux Rochers, les lettres de sa fille, bien que bi-hebdomadaires, lui parvenaient toutes deux le même jour, le mercredi, parce qu'elles étaient réexpédiées de Paris. Parfois à la belle saison, en 1675 et 1680, il y eut deux arrivées échelonnées.

Quand Madame de Sévigné était en déplacement, en route pour les Rochers ou pour Vichy, aucun courrier ne lui parvenait pendant huit ou dix jours.

Roger Duchêne souligne (1) :

"A partir de février 1671 et aussi longtemps que dureront les séparations, la vie de Madame de Sévigné est rythmée par les jours de départ de ses lettres et plus encore, par les jours d'arrivée de celles de sa fille. Chaque semaine s'organise selon une succession d'attentes suivies d'apaisement quand le courrier arrive à l'heure ou de déceptions suivies d'angoisses quand il y a du retard ou qu'il n'a pas apporté de paquet".

Lecture des lettres et réponses rythment l'emploi du temps de Madame de Sévigné. Elle-même écrit à sa fille deux lettres par semaine, les mercredi et vendredi, jours qui resteront immuables sauf pour une courte période entre 1672 et 1675, où le lundi remplace le mercredi. A partir de 1683, Madame de Sévigné peut écrire trois fois par semaine, les lundi, mercredi et vendredi. Aux Rochers, elle peut envoyer une lettre le mercredi et le dimanche.

 (1) DUCHENE (Roger)..Madame de SévignéParis : Fayard, 1982, p. 259.

Le 18 mars 1671, elle n'hésite pas à écrire à sa fille (1) :

"Lire vos lettres et vous écrire font la première affaire de ma vie".

Plusieurs de ces lettres décrivent l'emploi du temps qui s'organise autour de la lecture et de l'écriture. Ainsi le 12 juin 1680 (2) :

"Vous m'occupez toute la semaine. Le lundi au matin, je les reçois, je les lis, j'y fais réponse jusqu'au mercredi. Le jeudi, j'attends le vendredi matin. En voilà encore ; cela me nourrit de la même sorte jusqu'au dimanche".

Et le 4 octobre 1684 (3) :

"Je reçois vos lettres le lundi ; jusqu'au mercredi j'y réponds. Le vendredi j'en reçois encore ; jusqu'au dimanche j'y réponds. Cela m'empêche de tant sentir la distance d'un ordinaire à l'autre".

Ces passages font tous allusion au besoin vital que représente la lecture des lettres de Madame de Grignan, qui constituent pour la marquise une véritable nourriture affective et intellectuelle. Madame de Sévigné décrivait déjà son emploi du temps quotidien à propos des lectures ordinaires de livres. Mais il s'agissait d'un emploi du temps de la journée qui était susceptible de variations et n'impliquait pas la véritable planification, le rythme d'horloge que la marquise décrit à propos de la lecture des lettres de sa fille. Enfin, l'apparition des métaphores de vie et de nourriture est propre à ce type de lecture. Les lettres de Madame de Sévigné sont truffées d'allusions à la manière dont elle lit les lettres de sa fille : elle ne décrit

(1) SEVIGNE (Madame de). Correspondance. Gallimard. Tome 1
lettre 146, p. 189

(2) Ibid, tome 2, lettre 772, p. 972.

(3) Ibid, tome 3, lettre 891, p. 148

jamais le mécanisme psychologique de la lecture lorsqu'il s'agit de livres, s'analyse ici avec complaisance car l'analyse des sentiments qu'elle éprouve et leur description constituent à ses yeux une preuve d'amour pour sa fille. Par exemple, le 13 mai 1671, elle écrit (1) :

"Je reçois votre lettre de Marseille (...) Je lisais avec plaisir et attention (je suis fâchée de vous le dire car vous n'aimez pas cela, mais vous narrez très agréablement), je lisais donc votre lettre vite par impatience et je m'arrêtais tout court pour ne pas la dévorer si promptement".

La lecture apporte donc à Madame de Sévigné une information qu'elle a hâte de connaître ("je lisais votre lettre vite, par impatience"), mais la lecture est beaucoup plus un plaisir et une émotion vive car la lettre permet la présence de l'être aimé. Pour faire durer ce plaisir, la marquise interrompt sa lecture "pour ne pas la dévorer si promptement". Heureusement, pour faire durer le plaisir, Madame de Sévigné a la ressource de la relecture qui compense et justifie la rapidité de la première lecture, comme le montre la lettre du 5 juillet 1671 (2) :

"Je n'ose les lire de peur de les avoir lues et si je n'avais la consolation de les recommencer plusieurs fois, je les ferais durer plus longtemps, mais d'un autre côté l'impatience me les fait dévorer".

Le relecture devient acte d'amour comme elle l'écrit le 30 septembre 1671 (3) :

"Les lettres et les réponses font de l'occupation mais il y a du temps de reste. Je lis et relis et relis les vôtres avec un plaisir et une tendresse que je souhaite que vous puissiez imaginer".

(1) SEVIGNE (Madame de).--Correspondance.--Gallimard.--Tome 1, lettre 164, p. 250

(2) Ibid, tome 1, lettre 179, p. 287

(3) Ibid, Tome 1, lettre 205, p. 356-7.

La relecture des livres permet de combattre l'ennui, au mieux elle aide à poursuivre une réflexion, la relecture des lettres est au contraire spontanée et n'a qu'un seul but : retrouver la présence de l'être aimé.

Madame de Sévigné avance souvent comme prétexte à la relecture l'excellence du style de sa fille, qu'elle loue souvent, comme le 9 mars 1672 (1) :

"Ne me parlez plus de vos lettres, ma fille. J'en viens de recevoir une de vous, qui enlève, tant aimable, toute brillante, toute pleine de pensées, toute pleine de tendresse, un style juste et court qui chemine et qui plaît au souverain degré, je dis même sans vous aimer comme je fais".

Mais en fait si la marquise apprécie tant les lettres de sa fille, c'est qu'elle y voit une preuve d'affection. En effet, Madame de Grignan, malgré ses multiples occupations, prend le temps d'écrire régulièrement à sa mère et Madame de Sévigné est tout à fait consciente de la contrainte que sa fille s'impose comme le montre sa lettre du 6 novembre 1675 (2) :

"Quelle lettre, ma très bonne ! Quels remerciements ne vous dois-je point d'avoir employé vos yeux, votre tête, votre main, votre temps à me composer un si agréable livre ! Je l'ai lu et relu et le relirai encore avec bien du plaisir et de l'attention ; il n'y a nulle lecture où je ne puisse prendre plus d'intérêt. Vous contentez ma curiosité sur tout ce que je souhaitais, et j'admire votre soin à me faire des réponses si ponctuelles ; cela fait une conversation toute réglée et très délicieuse".

On voit également dans cette lettre, la supériorité accordée par Madame de Sévigné à la lecture des lettres de sa fille sur la lecture

(1) SEVIGNE (Madame de). Correspondance. Gallimard. Tome 1, lettre 252, p. 450.

(2) Ibid, Tome 2, lettre 446, p. 150.

de tout autre livre ("Il n'y a nulle lecture où je ne puisse prendre plus d'intérêt"). Ce qui contente Madame de Sévigné dans cette lecture, c'est l'idée qu'elle constitue une sorte de conversation. Nous avons déjà vu que tout, dans son éducation, la prédisposait à assimiler lecture et conversation. Mais la lecture d'un livre ne réalise qu'un dialogue imparfait avec l'auteur du livre, alors que la lecture de lettres réalise le dialogue parfait avec l'autre. Mieux, le dialogue opéré par les lettres est plus harmonieux (du moins dans les premières années) que le dialogue réel entre les deux femmes : Madame de Sévigné possède enfin à travers la lecture la fille qu'elle souhaitait.

2.2. La lecture comme moyen de ressentir la présence de l'autre. Lecture dialoguée. Lecture dédoublement.

La lecture des lettres permet d'imaginer l'autre dans son cadre grâce aux détails de la vie quotidienne. Cela est surtout vrai en 1671-2 quand Madame de Sévigné ne connaît pas encore la Provence où sa fille habite désormais. Elle l'imagine d'après ses souvenirs littéraires (ainsi parle-t-elle du "château d'Apollidon" à propos du château de Grignan), mais surtout d'après la description détaillée que lui en fait sa fille. Après son voyage en Provence en 1673, elle jouit plus encore de ce que lui écrit sa fille dans la mesure où les noms de lieux évoquent désormais pour elle des images précises.

La lecture des lettres permet le dédoublement. Très révélatrice à cet égard est la lettre du 19 juin 1689 (1) :

"J'aime passionnément vos lettres d'Avignon, ma chère bonne. Je les lis et les relis. Elles réjouissent mon imagination et le silence de mes bois. Il me semble que j'y suis, je prends part à votre triomphe..."

(1) SEVIGNE (Madame de). Correspondance. Gallimard. Tome 3, lettre 1119, p. 620.

Ce "il me semble que j'y suis" est l'expression même du dédoublement que vit Madame de Sévigné à la lecture des lettres de sa fille. Il n'y a jamais assez de détails pour satisfaire sa curiosité. Quand sa fille est en voyage, elle la suit sur une carte de France.

Malheureusement, le dédoublement est imparfait à cause du décalage temporel propre à tout commerce épistolaire. Ce décalage désole la marquise car il brise l'harmonie de sentiments qu'elle espère établir avec sa fille. Témoin sa lettre du 24 mars 1671 (1) :

"Je ne sais en quelle disposition vous serez en lisant cette lettre. Le hasard peut faire qu'elle viendra mal à propos et qu'elle ne sera peut-être pas lue de la manière qu'elle est écrite".

Elle craint ainsi d'ennuyer sa fille par les allusions à des événements qui sont déjà lointains pour celle-ci. C'est le cas pour l'accouchement de Louis Provence en novembre 1671 dont elle n'a pas encore de nouvelles (2) :

"Je songe quelquefois que, pendant que je me creuse la tête, on tire peut-être le canon, on est aise, on se réjouit pour votre accouchement. Cela peut être, mais je ne le sais pas encore, et on languit en attendant".

Même plainte à propos de la traversée dangereuse du Rhône qu'a effectuée sa fille en février 1671 (3) :

"Cette lettre vous paraîtra bien ridicule ; vous la recevrez dans un temps où vous ne songerez plus au pont d'Avignon. Mais j'y pense, moi , présentement !".

(1) SEVIGNE (Madame de).--Correspondance.--Gallimard.--Tome 1, lettre 149, p. 200

(2) Ibid, Tome 1, lettre 218, p. 382

(3) Ibid, tome 1, lettre 141, p. 176.

Roger Duchêne analyse fort bien la déception de la marquise et son angoisse devant ce décalage (1) :

"Madame de Sévigné a clairement conscience que la distance qui la sépare de la comtesse l'empêche de vivre véritablement dans le même temps qu'elle. La double vie ne supprime pas les décalages. Ce qu'elle exprime, c'est toujours son présent à elle (...). Grâce aux lettres, elle vit dans un double espace et à l'intérieur d'un temps éclaté".

Dédoublément difficile, la lettre est aussi un dialogue, et un dialogue réussi.

En effet, Madame de Sévigné avait du mal à s'entendre avec sa fille quand elle était en sa présence. Elle la trouvait trop réservée et avait peur que cette réserve ne soit l'effet d'une indifférence, d'une froideur mal dissimulées à son égard. Le commerce épistolaire fait voler en éclats tous ses doutes : sa fille l'aime véritablement et le lui prouve par le seul acte de l'écriture, mais aussi par les formules affectueuses qu'elle emploie dans ses lettres.

Un dialogue harmonieux s'établit donc entre la mère et la fille. Madame de Sévigné pose à sa fille des questions sur ses activités, ses lectures, ce qui donne lieu au fil des lettres à tout un système d'échos et de reprises des mêmes récits, des mêmes allusions. Particulièrement intéressant à ce titre est le dialogue qu'elles établissent à propos de leurs lectures respectives. Très souvent, Madame de Sévigné, qui a plus de loisirs que sa fille et qui se trouve à Paris, c'est-à-dire à la source de l'édition, prend l'initiative d'une lecture, en fait un commentaire à sa fille, lui envoie le livre en question puis l'encourage à le lire et lui demande son avis sur

(1) DUCHENE (Roger)...Madame de sévigné....Paris : Fayard, 1982..p. 253

le contenu de l'ouvrage. C'est le cas pour les Fables et Contes de La Fontaine, les Essais de morale de Nicole, les Maximes de La Rochefoucauld, etc. Pour l'encourager à lire, elle pique sa curiosité en lui demandant par exemple de débrouiller le sens de certaines maximes de La Rochefoucauld. On a, en fait, l'impression qu'elle lit en partie pour pouvoir échanger des idées avec sa fille et poursuivre ainsi, par le biais des lettres, les lectures en commun qu'elles faisaient autrefois comme elle le dit elle-même : "Vous souvient-il des lectures que nous faisons ensemble ...". Le domaine des jugements littéraires est en effet celui où le décalage temporel propre aux échanges épistolaires est le moins sensible. Un jugement littéraire n'est pas soumis à l'évolution du temps comme le récit d'événements fugaces.

Le dialogue atteint son point culminant quand il prend pour objet la lecture des lettres qui, pour la circonstance, sont élevées au rang de livres. Madame de Sévigné raille souvent la longueur démesurée des lettres qu'elle écrit à sa fille, en les appelant des "romans", des "volumes", des "tomes", et il lui arrive de surnommer ainsi les lettres que lui écrit sa fille. Ces brillants petits chefs d'oeuvre font l'objet d'une relecture attentive à la fois pour jouir du texte et trouver matière à y répondre, comme l'écrit Madame de Sévigné le 17 mai 1680 (1) :

"Et puis je m'en vais vous dire une chose plaisante, c'est que la première fois que je lis vos lettres, je suis si émue que je ne vois pas la moitié de ce qui est dedans. En les relisant plus à loisir, je trouve mille choses sur quoi parler".

Le paroxysme de ce commerce littéraire et affectif serait sans doute atteint avec la circulation permanente de la même lettre, car le but

(1) SEVIGNE (Madame de)...Correspondance...Gallimard...Tome 2, lettre 764, p. 932.

de la lettre n'est pas de donner des nouvelles, mais de prouver la permanence de l'affection, ce qui amène Madame de Sévigné à souhaiter renvoyer à sa fille la lettre qu'elle vient de recevoir, afin qu'elle puisse se relire comme elle l'écrit le 6 novembre 1676 (1) :

"Jamais je n'ai vu une si brillante lettre que votre dernière. J'ai pensé vous la renvoyer pour vous donner le plaisir de la lire..."

Mais à ce stade, Madame de Sévigné s'avise que ce commerce, même permanent, n'est que le signe de l'absence de Madame de Grignan, aussi poursuit-elle :

"... et j'admiraïs en la lisant qu'on puisse souhaiter avec tant de passion de n'en plus recevoir".

En effet, souhaiter ne plus recevoir de lettres, c'est souhaiter le retour de sa fille et la réunion définitive. Jamais lecture ne fut aussi riche d'émotions pour Madame de Sévigné, mais jamais non plus elle ne souhaita avec tant d'ardeur ne plus avoir à faire une telle lecture.

Conclusion

Bien plus qu'un divertissement ou un élément d'instruction, la lecture est pour Madame de Sévigné un effort vers l'Amour. Les livres de spiritualité l'aident à progresser dans sa quête de Dieu, mais seule la lecture des lettres de sa fille lui fait comprendre ce qu'est l'Amour. C'est de cet Amour, si fort qu'il se rapproche des passions des grands mystiques, que naîtra l'étincelle de la création littéraire chez la marquise.

(1) SEVIGNE (Madame de)..Correspondance..Gallimard..Tome 2, lettre 562, p. 441.

CHAPITRE 4

DE LA LECTURE A L'ECRITURE1 - Le statut de l'écriture chez Madame de Sévigné

Beaucoup de grands écrivains ont vu dans leurs lectures un modèle d'écriture, ont envié le statut du livre et de l'écrivain dès leur enfance : c'est le phénomène qu'analyse Jean Paul Sartre dans les Mots. Pour Madame de Sévigné rien de tel. Elle ne fait pas une carrière d'écrivain comme son amie Madame de la Fayette. Elle se contente de répondre aux lettres de sa fille. Seul le monde a fait de cette correspondance privée, une oeuvre littéraire publique.

1.1. L'écriture est avant tout une réponse à la lecture des lettres de Madame de Grignan

Roger Duchêne analyse fort bien le phénomène de rétroaction qu'implique un commerce épistolaire (1) :

"Pour (Madame de Sévigné), dans le dialogue épistolaire, l'essentiel n'est donc pas ce qu'elle écrit, mais l'existence et le contenu des lettres de sa fille. On n'a jamais remarqué que c'est Madame de Grignan qui a ouvert la correspondance. Le jour du départ, Madame de Sévigné n'a pas eu le courage d'écrire, bien que ce fut mercredi, jour de poste. La comtesse, elle, a écrit dès sa première étape, malgré sa fatigue, puisque sa mère reçoit une lettre le lendemain jeudi ("le soir je reçus votre lettre qui me remit dans les premiers transports"). Cette priorité dans le temps est symbolique de la priorité affective des lettres de Madame de Grignan, par rapport aux siennes, dans l'esprit et le coeur de Madame de Sévigné. La qualité littéraire de ce qui est devenu pour nous son oeuvre ne doit pas cacher cette vérité essentielle. Avant d'être

(1) DUCHENE (Roger).-Madame de Sévigné, ou la chance d'être femme.- Paris : Fayard, 1982. P. 261-262.

l'auteur de ses propres lettres, la marquise est la lectrice de celles de sa fille. Elles lui sont si importantes qu'elle y subordonne sa façon d'écrire. C'est autour de l'arrivée des courriers de Provence plus que de leur départ qu'elle organise ses lettres".

En effet, quand la marquise n'est pas nourrie par la lecture des lettres de sa fille, elle ne peut plus écrire. Très révélatrice à cet égard est la lettre qu'elle écrit le 14 juin 1671 (1), qui est sans doute la plus courte de toutes celles qu'elle écrit à sa fille. L'unique raison de cette incapacité à écrire est qu'elle n'a pas reçu de lettre de sa fille depuis plus d'une semaine.

"Je comptais recevoir vendredi deux de vos lettres à la fois ; et comment se peut-il que je n'en ai seulement pas une ? Ah ! ma fille, de quelque endroit que vienne ce retardement, je ne puis vous dire ce qu'il me fait souffrir..."

Elle termine sur une révélation essentielle :

"Adieu. Je suis chagrine, je suis de mauvaise compagnie. Quand j'aurai reçu vos lettres, la parole me reviendra".

L'emploi du temps de la marquise est organisé, nous l'avons vu, autour de la lecture des lettres de sa fille. Les réponses qu'elle y fait ne sont qu'un moyen de combler le vide qui la sépare des prochaines lectures. L'écriture est conçue essentiellement comme une reprise et un commentaire du contenu des lettres de Madame de Grignan comme nous le montre la lettre du 11 mars 1672 (2) :

"Je reçois le lundi une de vos lettres ; j'y fais un commencement de réponse à la chaude. Le mardi s'il y a quelque affaire ou quelque nouvelle, je reprends ma lettre et vous mande ce que j'en sais. Le mercredi, je reçois encore une lettre de vous ; j'y fait réponse et je finis par là".

(1) SEVIGNE (Madame de). - Correspondance. - Gallimard. - Tome 1, lettre 173, p. 272.

(2) Ibid, Tome 1, lettre 253., p. 457.

Et la lettre du 19 août 1676 (1) :

"Si vous trouvez quelquefois des discours hors de leur place dans mes lettres, c'est que je reçois une des vôtres samedi ; la fantaisie me prend d'y faire réponse. Et puis, le mercredi, matin, j'en reçois encore une, et je répons sur des chapitres que j'ai déjà commencés".

Roger Duchêne fait remarquer que les lettres écrites en réponse à Madame de Grignan sont plus longues que celles où la marquise écrit sans le support des lettres de sa fille, uniquement pour donner des nouvelles. Il y a chez Madame de Sévigné un goût d'écrire pour le plaisir du texte mais il n'est jamais aussi vif que le plaisir qu'elle prend à simplement répondre à sa fille, commenter ce qu'elle lui mande. Madame de Sévigné est parfaitement consciente de la différence qui existe entre ces deux types de lettres et de l'infériorité de la lettre simplement porteuse de nouvelles vis à vis de la lettre commentaire des lettres de sa fille, comme elle l'écrit le 26 août 1676 (2) :

"Je crois que vous voyez bien que je fais réponse le mercredi à vos deux lettres, et le vendredi, je vis aux dépens du public, et sur mon propre fonds, qui compose quelquefois une assez mauvaise lettre".

1.2. Présence ou absence de modèle littéraire dans l'écriture des lettres

Madame de Sévigné savait qu'on comparait ses lettres à celles de Voiture qu'elle lisait, et dont elle jugeait le style inimitable.

En effet, son ami Corbinelli ajoutant un mot à la lettre qu'elle écrit à son cousin Bussy, le 2 décembre 1687 (3), déclare à propos

 (1) SEVIGNE (Madame de).--Correspondance.--Gallimard.--Tome 2, lettre 537, p. 372

(2) Ibid, lettre 539, p. 376

(3) Ibid, Tome 3, lettre 990, p. 338-9.

du livre du P. Bouhours intitulé Manière de bien penser sur les ouvrages de l'esprit :

"Le P. Bouhours aurait peut-être aussi bien fait de rapporter des fragments de vos lettres, et ce celles de Madame de Sévigné que de celles de Balzac et de Voiture, pour donner des exemples de la justesse, de la délicatesse ou de la noble simplicité des pensées".

Mais la marquise n'acceptait pas ou du moins feignait de ne pas accepter un tel éloge puisqu'elle écrit à sa fille le 24 mai 1690 (1) :

"Voiture nous divertit aussi quelques fois ; pour moi, je ne m'accoutume point à l'agrément de son style : vous me faites rire quand vous croyez que quelqu'un puisse écrire comme lui".

Madame de Sévigné relit souvent celui qu'elle considère comme un épistolier modèle. Elle y a sans doute puisé quelques tournures mais l'inspiration est sans doute faible.

En fait, elle a un style négligé, non académique. Elle suit les inspirations de son cœur et ne compose pas véritablement ses lettres, sauf lorsqu'elle écrit à des étrangers ou à ses amis Pomponne etc. On cite toujours comme modèles la lettre sur le mariage manqué de Lauzun et de Mademoiselle de Montpensier, celle sur la mort de Vatel ou sur les foins, mais ces petits bijoux précieux ne représentent guère qu'une faible partie de la totalité de la correspondance.

Fort longues, les lettres de la Marquise à sa fille ont un style relâché, sinueux, le style de la conversation à bâtons rompus qu'elle souhaite entretenir avec sa fille au fil de l'écriture. Roger Duchêne voit en Madame de Sévigné la fondatrice d'un autre style épistolaire (2) :

(1) SEVIGNE (Madame de).-- Correspondance.--Gallimard.--Tome 3, lettre 1209, p. 883.

(2) DUCHENE (Roger).-- Madame de Sévigné ou la chance d'être femme.-- Paris : Fayard, 1982, p. 461.

"A Balzac et à Voiture, qui donnaient à apprécier des qualités formelles et un contenu intellectuel, s'oppose désormais une autre façon d'écrire, fondée sur le sentiment".

2 - Le refus de la mise en scène

2.1. Madame de Sévigné refuse de se voir en tant qu'objet littéraire : l'affaire des portraits

La marquise a fait l'objet de nombreux portraits littéraires dans sa jeunesse entre 1650 et 1665. Mademoiselle de Scudéry la dépeint dans Clélie sous le nom de Clarinte en 1657. Madame de La Fayette, son amie, fait un portrait d'elle en 1668 dans le Recueil des portraits et éloges. En 1675 la marquise le retrouve à Vitré chez une de ses amies :

"Nous ravaudions l'autre jour dans les paperasses de feu Madame de la Trémouille (...) Nous trouvâmes des infinités de portraits, entre autres celui que Madame de La Fayette fit de moi sous ce nom d'un Inconnu. Il vaut mieux que moi, mais ceux qui m'eussent aimée, il y a seize ans, l'auraient pu trouver ressemblant".

Madame de Sévigné éprouve un certain attendrissement à la lecture de ce portrait dans la mesure où il est flatteur et se perd dans un passé lointain. Il n'en va pas de même à propos du portrait quelque peu satirique que fait d'elle son cousin Bussy et qu'il fait paraître en 1665 dans l'Histoire amoureuse des Gaules. Elle se fâche et la brouille durera longtemps, elle en évoque les raisons dans une lettre du 26 juillet 1668 (1) à son cousin :

(1) SEVIGNE (Madame de).-Correspondance.-Gallimard.-Tome 1, lettre 81. p. 93

"Je le lus et je le relus, ce cruel portrait ; je l'aurais trouvé très joli s'il eût été d'une autre que moi, et d'un autre que vous. Je le trouvais même si bien enchâssé, et tenant si bien sa place dans le livre, que je n'eus pas la consolation de me pouvoir flatter qu'il fût d'un autre que vous. Je le reconnus à plusieurs choses que l'en avait ouï dire plutôt qu'à la peinture de mes sentiments que je méconnus entièrement".

Plus loin, elle ajoute :

"Etre dans les mains de tout le monde, se trouver imprimée, être le livre de divertissement de toutes les provinces, où ces choses-là font un tort irréparable, se rencontrer dans les bibliothèques, et recevoir cette douleur, par qui ?"

Considérant comme une trahison de se voir le sujet d'un livre, elle sera tout aussi hostile à l'idée qu'on imprime sa correspondance qui aurait du rester privée.

2.2. L'impression considérée comme une trahison

Madame de Sévigné emploie explicitement le terme de trahison associé à l'idée d'une impression de ses lettres, quand elle écrit à sa fille le 15 février 1690 (1) :

"Vous louez tellement mes lettres au dessus de leur mérite, que si je n'étais fort assurée que vous ne les refeuilletez jamais, je craindrais tout d'un coup de me voir imprimée par la trahison d'un de mes amis".

En fait, la marquise est peut-être un peu hypocrite en faisant une telle affirmation, car dix ans auparavant son cousin Bussy fit des lettres qu'elle lui avait adressées un petit recueil inséré dans sa

(1) SEVIGNE (Madame de). Correspondance. Gallimard. Tome 3, lettre 1196, p. 839.

propre correspondance qu'il offrit au roi Louis XIV. Le 12 janvier 1681, la marquise s'en inquiète auprès de son cousin (1) :

"Pensez-vous que l'on puisse estimer les lettres que vous avez mises dans ce que vous avez envoyé ? Toute mon espérance c'est que vous les aurez raccomodées (...) Croyez-vous aussi que mon style, qui est toujours plein d'amitié, ne se puisse mal interpréter ? Je n'ai jamais vu de ces sortes de lettres entre les mains d'un tiers qu'on ne pût tourner sur un méchant ton".

Cependant Madame de Sévigné ne se fâcha pas avec son cousin pour autant : elle ne devait pas être mécontente d'attirer l'attention du roi sur elle. Mais il s'agissait d'une édition privée qui ne fut pas diffusée dans le public, et il s'agissait de lettres écrites à son cousin et non à sa fille. Les lettres à sa fille contiennent trop d'elle-même pour qu'elle ait pu souhaiter se voir imprimée.

Loin d'être un écrivain souhaitant la diffusion publique de son oeuvre, elle est avant tout une lectrice de l'oeuvre des autres.

(1) SEVIGNE (Madame de). - Correspondance. - Gallimard. - Tome 3, lettre 826, p. 60.

CONCLUSION GENERALE

Madame de Sévigné est une grande lectrice, ce qui à son époque constitue une extrême originalité. A une époque où le livre était moins répandu que de nos jours, où l'illettrisme est de règle, lire avec autant d'acharnement et de constance que notre marquise était chose rare.

L'éducation d'un bon gentilhomme du siècle de Louis XIV consistait en une honnête connaissance des Saintes Ecritures, beaucoup de latin, un peu de grec, de l'italien, de l'espagnol, l'histoire ancienne et moderne (grâce à des tableaux généalogiques des chronologies), un peu de philosophie et assez de mathématiques pour comprendre l'art militaire et particulièrement l'art des fortifications. C'est vraisemblablement l'éducation dont a bénéficié le petit-fils de Madame de Sévigné, Louis Provence de Grignan. Ce programme n'apportait qu'une teinture assez superficielle de connaissances et beaucoup de gentilhommes, ensuite, pris par la guerre ou leur activités de courtisans négligeaient de cultiver leur esprit, tel son petit-fils. Les plus éclairés, mais ils étaient rares, se tenaient au courant des nouveaux romans, des nouvelles pièces qui paraissaient. Plus cultivés pouvaient être les gens de robe, membres du Parlement qui avaient fait des études supérieures, en particulier de droit. Mais leurs connaissances étaient spécialisées dans un domaine assez étroit, et souvent l'étude du contenu de leurs bibliothèques révèle un esprit moins ouvert aux nouveautés que celles des aristocrates (noblesse d'épée), car le fonds de leurs bibliothèques était surtout constitué de livres de théologie, droit et histoire.

L'eclectisme des goûts de Madame de Sévigné tranche sur la pauvreté de ceux de ces contemporains. Elle a reçu en partie les connaissances

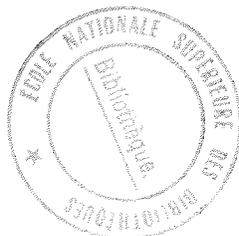
jugées utiles à un bon gentilhomme, à savoir l'histoire, les Saintes Ecritures, l'italien, un peu de géographie et de rhétorique. Ses lacunes en latin et en grec, ainsi qu'en philosophie sont comblées par le savoir de ses amis érudits. Elle a donc un niveau d'instruction bien supérieur à celui de la plupart des femmes de son époque.

Ce niveau, elle l'a acquis par la lecture et la conversation, car elle n'a vraisemblablement pas fréquenté de pensionnat pour jeunes filles. Elle y rajoute aussi la maîtrise parfaite du chant, art d'agrément indispensable à une jeune fille noble.

L'étendue de ses connaissances la pousse à lire toujours plus. Elle se comporte comme une autodidacte qui, loin de tout cadre scolaire, a parfaitement développé sa culture : le goût de l'organisation de cette culture (par exemple, lorsqu'elle conseille à sa petite fille d'adopter pour la lecture de récits historiques un ordre chronologique) est très révélateur à cet égard.

Madame de Sévigné est, en fait, en avance sur son époque. Elle a une culture presque moderne et le mode d'acquisition de cette culture est très moderne. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'elle soit la créatrice d'un nouveau genre épistolaire comme le constate Roger Duchêne. Lecture et écriture sont chez elle les deux volets d'une culture résolument en avance sur son temps.

o o
o



BIBLIOGRAPHIE

Les oeuvres de Madame de Sévigné utilisées

- SEVIGNE (Madame de).. Correspondance.. Texte établi, présenté et annoté par Roger Duchêne.. Paris : Gallimard, 1972-1978.. 3 volumes..(Bibliothèque de la Pléiade).
 1 : Mars 1646 - Juillet 1675.. 1459 pages..(97)
 2 : Juillet 1675 - Septembre 1680.. 1609 pages..(112)
 3 : Septembre 1680 - Avril 1696.. 1887 pages..(124).

Monographies consacrées à Madame de Sévigné

- AVIGDOR (Eva).. Madame de Sévigné : un portrait intellectuel et moral.. Paris : Librairie A.G. Nizet, 1974.
- BAILLY (Auguste).. Madame de Sévigné.. Paris : Fayard, 1955.
- BOISSIER (Gaston).. Madame de Sévigné.. Paris : Hachette, 1887.
- CORDELIER (Jean).. Madame de Sévigné par elle-même.. Paris : Seuil, 1967 .. (Ecrivains de toujours).
- DUCHENE (Roger).. Madame de Sévigné.. Paris : Deoclée de Brower, 1968. .. (Les Ecrivains devant Dieu).
- DUCHENE (Roger).. Madame de Sévigné et la lettre d'amour.. Paris : Bordas, 1970
- DUCHENE (Roger).. Madame de Sévigné ou la chance d'être femme.. Paris : Fayard, 1982.
- GERARD-GAILLY (Ernest).. Madame de Sévigné.. Paris : Hachette, 1971.

o o
o

